NUMERO 24

Illinois U Library

1er DÉCEMBRE 1948

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Bigua. Misia Cayetana.

Narciso. Bigua. Desposoria.

Bigua. Justin. Desposoria.

Pepa Pepa. Antoine. Marcelle.

Bigua. Herbin.

1 MISIA CAYETANA. — *Ah! u cousais à la machine ?*
BIGUA. — *Je pédalais seulement, pour faire un peu d'exercice des membres inférieurs.* (ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE.)

2 BIGUA. — *Et si l'enfant fait pipi pendant la pesée, est-ce que la balance en tient compte automatiquement?*
DESPOSORIA. — *Je ne pense pas, mon ami.*
BIGUA. — *Alors, ce n'est pas ce qu'on appelle une balance de précision.* (ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE.)

3 JUSTIN. — *Je vous admire comme une œuvre d'art.*
BIGUA. — *Ce qui veut dire?*
JUSTIN. — *Que ce n'est pas drôle tous les jours.* (ACTE II, SCÈNE III.)

4 PEPA PEPA. — *On dirait le colonel quand il était petit.*
ANTOINE. — *Il avait déjà de la moustache ?* (ACTE II, SCÈNE V.)

5 HERBIN. — *Un père est celui qui n'a pas d'enfants et ne peut s'en passer. Alors il en adopte!*
BIGUA. — *Bravo, votre définition est admirable, et combien humaine !* (ACTE II, SCÈNE IX.)

Illinois U Library

LE VOLEUR D'ENFANTS

Comédie en trois actes et un épilogue

de JULES SUPERVIELLE

Cette pièce, actuellement jouée au Théâtre de l'Œuvre, a été représentée pour la première fois sur cette scène le 15 octobre 1948, dans une mise en scène de Raymond ROULEAU. Décors et costumes de LILA DE NOBILI. Musique de scène de J.-J. GRÜNENWALD.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous les droits futurs. Copyright 1948 by Jules SUPERVIELLE.

PERSONNAGES :

(dans l'ordre d'entrée en scène)

Le colonel Philémon Bigua, 45 ans	*Raymond ROULEAU*
Pepa Pepa, nounou, Noire	*Léo MARTINE*
Narciso, mari de Pepa Pepa, Noir.	*Candy WELL*
Desposoria, 35 ans, femme de Bigua. . . .	*Marcelle TASSENCOURT*
Misia Cayetana, mère de Bigua.	*Catherine FONTENEY*
Le Dr Delaville-Rebertot, accoucheur . . .	*François JOUX*
Antoine, 10 ans	*Jack SERGY*
Herbin, père de Marcelle	*Louis BLANCHE*
Marcelle, 16 ans	*Lise TOPART*
Justin, 17 ans	*José ARTHUR*
Le Serrurier	*Jacques JOHANNIN*
Le Sauveteur.	*Pierre LEPROUX*

ACTE PREMIER

Un salon à Paris, square Laborde. Au rez-de-chaussée, meubles recouverts de peau de vache nature et quelques bucranes munis de housses. Aux murs, une tête de cheval, des armes, des lassos et diverses pièces de harnachement en argent et en cuir. Dans le fond de la pièce, une soupente à laquelle on accède par un escalier et sous laquelle il y a un piano crapaud. Une grande baie vitrée à droite. Deux portes sous la soupente. Une autre porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

BIGUA *seul, face au public, en robe de chambre et un chapeau mou sur la tête coud à la machine une culotte d'enfant. Auprès de lui il y a un berceau la capote relevée. On ne voit pas ce qu'il contient. Pendant quelques instants on assiste à son travail. Puis :* PEPA PEPA, NARCISO, DESPOSORIA, MISIA CAYETANA.

PEPA PEPA, *sur la soupente et regardant par-dessus la rampe.* — Mauvais, mauvais, voilà que le Colonel se remet à coudre. Il était resté plusieurs jours sans s'asseoir à la machine, et voilà que ça le reprend, le pauvre...

NARCISO, *qui est resté derrière Pepa Pepa.* — Si ça lui fait plaisir à cet homme !

PEPA PEPA. — Quand il coud comme ça, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Il faut que je le dise à Madame.

NARCISO, *voulant l'en empêcher.* — Mais laisse-le donc tranquille, puisqu'il aime ça.

PEPA PEPA. — Je sais ce que je fais.

Elle disparaît et revient suivie de Misia Cayetana et Desposoria, qui regardent Bigua sans être vues de lui.

MISIA CAYETANA. — C'est tout de même vrai.

DESPOSORIA. — Il a toujours aimé ça.

MISIA CAYETANA. — Tout de même !

DESPOSORIA. — Je vais aller un peu lui tenir compagnie.

MISIA CAYETANA. — Moi, je me présenterai dans un moment. Ne le bousculons pas toutes les deux en même temps.

DESPOSORIA, *arrivant auprès de Bigua après avoir descendu l'escalier de la soupente.* — Eh bien, chéri, tu n'as besoin de rien ? *(Bigua ne répond pas et continue à coudre.)* Je te demandais si tu n'avais besoin de rien, mon chéri. Tu comprends, c'est au cas où tu aurais eu besoin de quelque chose...

BIGUA, *s'arrêtant un instant de coudre.* — De quoi veux-tu que j'aie besoin ? Quand on coud on n'a besoin de rien. C'est même là le signe qu'on a tout ce qu'il faut, du moins quand la machine rend bien. *(Il se remet à coudre.)* Je songe au petit. *(Il lui montre la culotte d'enfant.)*

DESPOSORIA, *tendrement.* — Tu y songes sans cesse...

BIGUA, *il se remet à coudre. Desposoria s'approche de Bigua et, par derrière, essaie de lui enlever doucement le chapeau mou de dessus la tête.* — Laisse donc ça tranquille.

DESPOSORIA. — Est-ce que ça ne te donne pas chaud ?

BIGUA. — Si tu crois que j'ai le temps d'avoir chaud !

Bigua coud rapidement. Desposoria, assise auprès de lui, tricote un petit chausson.

DESPOSORIA. — Ne te dépêche pas tant ! Rien ne presse, mon ami.

BIGUA. — Seul un travail fébrile me permet d'attendre et de voir venir. *(Un silence.)* Si tu mettais le paravent pour que je puisse faire mon travail tranquillement.

DESPOSORIA, *elle place le paravent.* — Puisque tu y tiens.

BIGUA. — J'aime mieux être seul quand je couds.

DESPOSORIA, *gentiment.* — Merci pour « seul ».

BIGUA. — Quand je dis « seul », cela veut dire bien sûr que nous ne faisons qu'un, tu le sais bien.

Bigua se remet à coudre. Misia Cayetana vient de descendre l'escalier avec du linge.

MISIA CAYETANA, *venant auprès de son fils et feignant une grande surprise.* — Ah ! tu cousais à la machine !

BIGUA, *un peu intimidé par sa mère.* — Oh ! maman, je pédalais, histoire de faire un peu d'exercice des membres inférieurs.

MISIA CAYETANA, *très myope, elle se sert d'un face-à-main et regarde les choses de près.* — Et pour faire de l'exercice, mon pauvre ami, tu mets un chapeau, une robe de chambre et un paravent !

BIGUA, *un peu agacé.* — Le paravent, je ne le mets pas.

MISIA CAYETANA. — Il ne manquerait plus que ça ! Je me demande, mon fils chéri, ce que tu es venu faire en France puisque tu restes tout le temps enfermé. Ça ne valait pas la peine de quitter l'Amérique du Sud.

BIGUA. — Que veux-tu, quand je pense à cet enfant à venir, je n'ai qu'une envie, c'est de me concentrer comme s'il se formait dans mon propre ventre. Or rien ne concentre mieux que de coudre à la machine derrière un paravent. Chacun ses goûts.

MISIA CAYETANA. — Mais j'aime autant que tu ne te caches pas pour coudre, tu as l'air de faire quelque chose de mal.

Elle range le paravent et sort.

BIGUA, *à sa femme.* — Tu serais bien gentille de remettre le paravent. *(Desposoria replace le paravent derrière Bigua.)* Autrement il n'y a plus de plaisir. *(Montrant la culotte d'enfant.)* Qu'est-ce que tu en penses ? Le point est d'une noblesse. Tu m'en diras des nouvelles.

DESPOSORIA. — Comme si c'était moi qui allais porter ça !

BIGUA. — Et depuis quand a-t-on besoin de porter un vêtement pour en reconnaître la beauté ? Elle est si jolie cette culotte que... *(Il considère la culotte avec enthousiasme :)*

Que si je l'examine
Avec discernement,
Je vois que s'y dessine
Un petit garnement.

Il passe ses jambettes
Dans l'ouverture *ad hoc,*
Vois sa petite tête
C'est ferme comme un roc.

Vois comme il est joli
Dans sa neuve frimousse,
C'est notre petit mousse,
Le fils de notre lit.

DESPOSORIA. — Laisse ça, mon ami, laisse donc ça tranquille.

BIGUA, *s'adressant à la culotte.*

Il vous faut en premier
Etre un homme, jeune homme,
Il faut que votre pomme
Fasse honneur au pommier.

DESPOSORIA. — Pauvre vieux !

BIGUA, *gentiment.* — Veux-tu te taire ! Personne n'est à plaindre sous mon toit. *(Il regarde l'heure :)* Ce n'est pas pour 3 heures que l'accoucheur s'est annoncé ?

DESPOSORIA. — Oui.

BIGUA. — Il devrait être là. J'ai hâte de le voir. Tu sais que c'est un médecin de génie ? Il paraît qu'il ferait avoir des enfants à un sac de sable, à un tas de pierres, à du ciment armé. *(Tendrement :)* A ce petit berceau vide.

Entre Narciso.

NARCISO. — On apporte ceci de chez le pharmacien.

Il sort.

BIGUA, *ouvrant fébrilement le paquet.* — Ah ! Ah ! Voyons ça.

DESPOSORIA. — C'est le pèse-bébé.

BIGUA. — Est-ce bien le dernier modèle ?

DESPOSORIA. — Certainement. On pèse l'enfant avant et après les tétées.

BIGUA. — Et si le marmot fait pipi pendant la pesée, est-ce que la balance en tient compte automatiquement ? *(Desposoria fait un signe dubitatif.)* Alors ce n'est pas ce qu'on appelle une balance de précision. A-t-on apporté de la poudre de talc ?

DESPOSORIA. — Mais oui, en voici une boîte.

BIGUA. — Une seule boîte ! Et qu'est-ce que nous deviendrons tous les deux quand son petit derrière sera tout rouge ?

DESPOSORIA. — On ira chercher du talc à la pharmacie.

BIGUA. — Et si c'est un dimanche ? Pourquoi ne pas prendre tout de suite ses précautions ?

Il se remet à coudre, sa machine fait un bruit étrange.

DESPOSORIA. — La machine fait un drôle de bruit en ce moment. On dirait que tu as quelque souci.

BIGUA. — Eh non.

DESPOSORIA. — Tu ne penses plus du tout, j'espère, à ce projet épouvantable dont tu m'as parlé l'autre jour ? *(Mutisme absolu de Bigua.)* Tu sais, Philémon, que ce serait très grave.

BIGUA. — Mais, sainte femme, vas-tu me ficher la paix ?

Narciso entre.

NARCISO. — Monsieur, le docteur est là !

BIGUA, *soudain très énervé, allant d'un côté à l'autre de la pièce.* — Priez-le d'attendre deux secondes au salon. *(A Desposoria, bas, la respiration coupée jusqu'à la fin de la scène :)* Ma chérie, excuse-moi, tu vas me rendre un grand service. Reçois toi-même l'accoucheur avec ma mère.

DESPOSORIA. — Mais Philémon !

BIGUA. — Ecoute, je n'ai pas osé le faire venir pour lui demander encore une fois s'il n'y avait pas quelque nouveau traitement pour toi. Alors, j'ai pris un prétexte quelconque... Un petit neveu malade...

DESPOSORIA, *avec inquiétude.* — Et pourquoi ne reçois-tu pas toi-même le docteur ?

BIGUA. — Parce que, au moment où il va nous dire définitivement à quoi nous en tenir, l'angoisse me prend à la gorge et me secoue comme un arbre fruitier. Sans fruits, hélas ! Alors, toi qui es une merveille de calme...

DESPOSORIA. — Tu crois ça !

BIGUA. — Mais si, je te connais, chérie. Ecoute : je vais au square d'en face, et dès que le docteur sera parti je bondis aux nouvelles.

Il sort.

DESPOSORIA, *sonnant, résignée.* — Faites entrer le docteur et priez Misia Cayetana de venir aussi.

SCÈNE II

DESPOSORIA, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR, *saluant.* — Madame, je vous présente mes hommages. *(Desposoria salue.)* Votre mari m'a téléphoné à deux reprises pour me demander d'examiner votre petit neveu. Il m'a été impossible de venir avant. *(S'approchant du berceau, dont la capote est relevée.)* Voyons donc ce petit monsieur. *(Desposoria, très émue, fait signe que non. Le docteur est près du berceau vide sans regarder dedans.)* Ah ! ce n'est pas un petit garçon. Eh

bien, quel âge a cette mignonne ? A-t-elle de la température ? Les fonctions se font-elles comme il faut ? *(Desposoria fait toujours signe que non de la tête et de la main.)* Un peu de diarrhée ? *(Le regard par-dessus les lunettes.)* Vertes ? Il y en a une petite épidémie en ce moment.

DESPOSORIA, *elle fond en larmes.* — Ah ! docteur, docteur...

LE DOCTEUR. — Mais ce n'est peut-être pas si grave. Il ne faut pas vous troubler ainsi. Nous allons voir ça. D'abord la gorge.

DESPOSORIA, *même jeu.* — Non, docteur, jamais de la vie !

LE DOCTEUR, *désignant le berceau sans regarder dedans.* — Madame, vous avez beau dire non, j'ai besoin de m'assurer moi-même qu'il n'y a rien de suspect dans ce petit larynx, ce petit pharynx. Je voudrais une cuillère à café. *(Desposoria continue à faire des signes de dénégation de plus en plus désespérés. Le Docteur regarde dans le berceau.)* Ah ! madame, je comprends votre douleur. J'arrive trop tard. Votre mari ne m'avait pas dit que c'était si grave. Mes respectueuses condoléances, madame.

Il salue et va sortir, fort gêné à son tour, quand Misia Cayetana, qui vient d'entrer, intervient.

MISIA CAYETANA. — Oh ! docteur, puisque vous êtes là, voudriez-vous nous dire s'il n'y a pas quelque nouveau traitement pour la *esterilidad*, la stérilité de ma bru ?

LE DOCTEUR, *très sec.* — J'ai déjà dit et répété à Monsieur votre fils et à Madame qu'il n'y avait aucun espoir pour elle. Je ne veux pas la leurrer de vaines perspectives.

DESPOSORIA. — On nous avait dit, en Amérique du Sud, qu'à Paris peut-être...

LE DOCTEUR. — Mais, ma petite dame, vous aurez beau traverser l'océan dans tous les sens, ça n'y changera rien. C'est le terrain de départ qui est déficient.

DESPOSORIA. — Ah ! jamais je ne m'en consolerai.

MISIA CAYETANA. — Il faut pourtant accepter ce que le bon Dieu ne nous envoie pas.

DESPOSORIA. — Mais c'est que mon mari n'est pas du tout résigné. Voyez, docteur, le berceau, le pèse-bébé, et ce neveu imaginaire.

LE DOCTEUR. — Imaginaire !

MISIA CAYETANA, *montrant le berceau vide.* — Imaginaire !

LE DOCTEUR, sursautant. — Ah ! par exemple. J'ai vu des cas de grossesse imaginaire, mais jamais jusqu'ici de népotisme imaginaire !

Sonnerie du téléphone.

DESPOSORIA, *se précipitant à l'appareil.* — « Ah ! c'est toi, Philémon. Oui, hélas ! le docteur dit qu'il n'y a rien à faire. *(Se cachant du Docteur et de Misia Cayetana.)* Qu'est-ce que tu dis ? Pas de folies, je t'en supplie. Sois raisonnable. Bon, bon, va tranquillement au café boire ta limonade. A tout à l'heure. » *(Au Docteur :)* C'est mon mari qui téléphonait pour connaître le résultat de notre conversation.

MISIA CAYETANA. — Oui, il est un peu nerveux, comme tout le monde de nos jours.

LE DOCTEUR. — Et depuis quand est-il nerveux comme tout le monde ?

MISIA CAYETANA. — Depuis qu'il a prématurément quitté l'armée à la suite d'une injustice. Quand il commandait son régiment, il avait les distractions de la caserne. Clairon par-ci, clairon par-là, clairon ou trompette, peu importe, toujours est-il que ça l'occupait sans le surmener intellectuellement. Et quand il s'ennuyait un peu il passait des revues de détail. Ici, toutes ces occupations lui manquent.

LE DOCTEUR, *ironique et mécontent.* — Et il s'en crée d'un peu insolites. (*Prenant congé* :) En tout cas, en ce qui concerne Madame, il ne faut lui laisser aucun de ces espoirs fallacieux qui ne servent qu'à alimenter l'anxiété et le téléphone.

MISIA CAYETANA. — Rassurez-vous, docteur, il ne vous dérangera plus jamais !

LE DOCTEUR, *prenant congé.* — Mes hommages, mesdames. Mes hommages.

MISIA CAYETANA. — Au revoir, docteur.

DESPOSORIA. — Adieu, docteur.

Le Docteur sort.

MISIA CAYETANA. — Quelle histoire pour un coup de téléphone ! Pourquoi s'est-il fait médecin s'il ne veut pas qu'on le dérange ? *(Un temps.)* Il ne vous a pas dit où il allait, mon grand garçon, mon cher insatisfait ?

DESPOSORIA. — Au café d'en face.

MISIA CAYETANA. — Je vais aller prendre une limonade avec lui. Desposoria, nous allons toutes les deux lui trouver une occupation sérieuse, de peur qu'il ne la trouve avant nous.

DESPOSORIA. — Mais oui, señora, à tout à l'heure.

Elle fait un geste doux et vague. Misia Cayetana sort par une porte et Bigua entre par l'autre.

SCÈNE III

DESPOSORIA, BIGUA, ANTOINE

BIGUA, *il cache sous sa longue houppelande Antoine, dont on voit dépasser les jambes, il va vers sa femme jusqu'à l'autre bout de la scène.* — Desposoria, il y a du nouveau dans notre vie. Dans la nuit de ma cape j'apporte une étoile de première grandeur !

DESPOSORIA, *atterrée.* — Mon pauvre Philémon !

BIGUA. — Nous y sommes, mon petit, vous êtes chez vous ici.

Il découvre l'enfant.

DESPOSORIA. — Ah ! mon Dieu ! Mon pauvre ami... Qu'est-ce que tu as fait ?

BIGUA, *bas, à Desposoria.* — Sois sans aucune inquiétude. Il s'appelle Antoine. Antoine Charcelet. Dis-lui quelque chose de gentil. *(Desposoria garde le silence).* Allons, dis-lui quelque chose de gracieux, de maternel, de touchant.

DESPOSORIA. — Petit garçon...

BIGUA. — Voulez-vous un bonbon ? C'est au miel. On ne vous fera pas de mal. *(Bas, à Desposoria :)*

Eh bien, nous l'avons, notre enfant. Fais-lui un petit compliment, voyons.

DESPOSORIA, *très troublée, répétant.* — Petit garçon...

BIGUA, *à l'enfant, flatteur.* — Mais c'est un grand garçon, notre fils. Allez, vous serez heureux chez nous. Et s'il y a quelque chose qui ne va pas, mon petit ami, vous trouverez ici — ce qui est rare dans les familles — un registre de réclamations.

ANTOINE. — Chic, alors ! Ça, c'est une bonne idée.

Antoine s'approche de la machine à coudre et l'observe.

BIGUA. — Est-il gentil ! Et intelligent, et correct ! Un enfant supérieur !

DESPOSORIA, *bas.* — D'où l'as-tu sorti, malheureux ?

BIGUA, *même jeu.* — C'est le petit voisin du 14 dont je t'avais déjà parlé. Son père est mort, sa mère est une étrangère qui se désintéresse cruellement de lui, et il dépérissait, ce petit. Mais, nom d'un chien ! ne tremble donc pas comme ça ! Puisque sa mère depuis longtemps n'envoyait plus rien pour la subsistance du petit, puisque j'ai trouvé sa nurse en larmes sur un banc du square Laborde !

DESPOSORIA. — Mais, mon grand, il y a des lois en France, tu n'as pas l'air de t'en douter.

BIGUA. — Est-ce que je leur fais du mal aux lois ? Tu ne vas tout de même pas me faire passer pour un voleur d'enfants ? Ecoute, j'ai dit au concierge en passant que nous adoptions ce petit. Et il m'a félicité ! Il y avait un père de famille dans la loge. Et il m'a félicité aussi. Tout le monde me congratule et c'est toi qui me fais des objections !

DESPOSORIA. — Pourquoi ne pas en avoir adopté un dans les règles ?

BIGUA. — Je ne pouvais plus attendre et il y a tant de formalités ! Allons, au nom du ciel, parle-lui à cet enfant, autrement il va nous quitter et je serais obligé de recommencer avec un autre.

DESPOSORIA. — Je suis trop troublée ; est-ce qu'on improvise une mère en quelques minutes ? Pauvre petit !

BIGUA. — On dirait que tu le trouves à plaindre de m'avoir pour père ! *(A Antoine :)* Allons, enlevez votre manteau. *(Antoine l'enlève.)* Je vais vous faire un beau petit costume pour commencer votre nouvelle vie.

ANTOINE. — Je suis chez un tailleur ?

BIGUA. — Non, non, petit, vous êtes simplement chez un ami de l'enfance malheureuse. *(A Desposoria :)* Allons, vite, vite ! où est le centimètre ?

DESPOSORIA. — Dans le tiroir de la machine.

BIGUA. — Desposoria, il te faut un crayon, du papier et de la bonne volonté. Et tout cela rapido. Nous n'avons plus une minute à perdre en ce bas monde ! Allons, note ce que je dirai. *(Prenant les mesures en dictant :)* 35. Eh bien, répète, quand je dis 35 tu dois dire 35.

DESPOSORIA. — 35.

BIGUA. — 80.

DESPOSORIA. — 80.

BIGUA. — 62, forts.

DESPOSORIA. — 62.

BIGUA. — J'ai dit « forts ». Et si je les coupais faibles qu'est-ce que nous deviendrions !

DESPOSORIA, *résignée.* — 62, forts.

BIGUA. — 20... La vie est belle.

DESPOSORIA. — 20. La vie est compliquée.

BIGUA. — 90. Je mesure mon bonheur.

DESPOSORIA. — 90. Je prends congé du mien.

ANTOINE. — Pardon, m'sieu. Est-ce que je vais continuer à aller au lycée ?

BIGUA. — Nous allons étudier la question.

ANTOINE. — Parce que, s'il faut continuer à travailler, ce n'est pas la peine de changer de parents.

BIGUA. — Ne te hâte pas de conclure, mon petit ami.

NARCISO, *entrant.* — Monsieur, il y a un homme qui voudrait parler à Monsieur. Il dit que c'est urgent.

BIGUA. — Il n'y a rien de plus urgent que ce que je fais en ce moment. Priez-le d'attendre. *(Narciso sort, Bigua appelle :)* Pepa Pepa ! Où est-elle donc ? Pour une fois qu'elle va avoir du travail intéressant.

PEPA PEPA, *entrant.* — Monsieur ?

BIGUA. — Qu'est-ce que vous me dites de cet enfant que je viens d'adopter ?

PEPA PEPA. — Mais il est énorme ! Pourquoi ne pas avoir adopté un bébé blanc ? Il y en a de si gentils ! Et qu'est-ce qu'on va faire du berceau et de la poudre de talc et de la balance ?

BIGUA. — Allez, allez, Pepa, ne vous occupez pas de ça. Allez lui préparer un bon goûter. *(A Antoine :)* On te donnera du chocolat à la crème !

Pepa Pepa sort avec l'enfant.

NARCISO, *entrant et laissant la porte entr'ouverte derrière lui.* — Il y a cet homme qui demande à être reçu tout de suite par Monsieur.

BIGUA. — Qu'est-ce qu'il veut ?

NARCISO. — Il veut parler personnellement à Monsieur. Il dit que c'est très important.

DESPOSORIA. — Mon pauvre ami, c'est peut-être quelqu'un de la police.

BIGUA. — Est-ce que j'ai quelque chose à me reprocher ?

DESPOSORIA. — Je sens le danger...

BIGUA. — Qu'il entre, le danger ! Ce sera un enfant de plus à la maison.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HERBIN

HERBIN, *qui a poussé la porte restée entr'ouverte derrière Narciso.* — Monsieur, veuillez m'excuser... je vous présente tous mes respects.

BIGUA. — Comment vous êtes-vous permis d'entrer ici sans mon autorisation ? Laisse-nous, Desposoria.

Desposoria sort à regret.

HERBIN. — Pardonnez-moi, mon bon monsieur, mais j'ai l'impression que vous ne me reconnaissez pas.

BIGUA. — Oh ! mais pas du tout.

HERBIN. — Je suis le père de famille qui vous a félicité tout à l'heure, dans la loge du concierge. Vous ne me remettez pas, mon bon monsieur ? C'est que j'étais à contre-jour et les loges c'est toujours un peu obscur. *(Gêné par ce qui lui reste à dire.)* Ah ! c'est beau, c'est grandiose ce que vous avez fait là. Et voilà-t-il pas qu'il y a des pères de famille qui ne peuvent élever leurs enfants comme ils le voudraient parce qu'ils manquent de moyens.

BIGUA. — Et c'est pour me faire part de ce lieu commun que vous avez forcé ma porte ?

HERBIN. — Je ne l'ai pas forcée, mon bon monsieur, elle était entr'ouverte. Je n'ai eu qu'à pousser un tout petit peu. Et je suis entré de profil comme une médaille. Je ne suis pas bien gros. Ah ! monsieur, j'ai une proposition humaine, profondément humaine à vous faire : une adoption.

BIGUA. — Non, non, monsieur, jamais de la vie, je ne veux pas adopter d'autres enfants pour l'instant.

HERBIN. — En effet, un autre marmot, ce serait courir un autre grand risque. Il vaut mieux les prendre plus tard.

BIGUA, *très énervé, ayant peur déjà de céder.* — Non, non, non ! Si nous en adoptions un, ma femme et moi, ce serait un têtard, je veux dire un bébé qui tette encore ; nous tenons à le baigner nous-mêmes, à le savonner, à le sécher, le poudrer, l'habiller...

HERBIN. — Mais, mon excellent monsieur, ce n'est pas un petit braillard gigottant qui rendra heureuse une famille comme la vôtre, habituée à son confort. Vous êtes, je crois, d'un pays de soleil. Eh bien ! c'est justement un rayon de soleil que je vous propose de capter.

BIGUA. — Qu'est-ce que vous entendez par là ?

HERBIN, *modestement.* — Ma fille, une fillette bien douce et intelligente.

BIGUA. — Quel âge ?

HERBIN. — Seize ans.

BIGUA. — Vous êtes fou ! Que voulez-vous que nous fassions d'une grande fille de seize ans ?

HERBIN. — C'est une petite nature pas du tout encombrante.

BIGUA. — Mais, je vous le répète, c'est un nourrisson qui nous intéresserait à la rigueur. A seize ans, il est déjà trop tard pour donner une direction à tout ce qui se passe dans une tête et dans un cœur. Et puis, monsieur, je ne vous connais même pas.

HERBIN. — Mon bon monsieur, j'adore mon enfant et ce n'est pas à n'importe qui que je la confierais. Je sais que votre famille est parfaitement honorable.

BIGUA, *un peu agacé.* — Mais enfin, qui êtes-vous, *vous, vous, vous,* que voilà dans mon salon ? Montrez-moi vos papiers.

HERBIN, *sortant ses papiers.* — Monsieur, je m'appelle Camille Herbin, je suis le cousin de votre concierge. Voici tous mes papiers, cet humble résumé de toute une vie. Je suis prote, sans emploi.

BIGUA, *les tenant à la main et les feuilletant pendant les répliques qui vont suivre.* — Qu'est-ce que c'est que ça, prote ?

HERBIN. — Oh ! c'est un métier fort honorable. Chef d'atelier dans une imprimerie. Mais j'ai perdu ma place.

BIGUA. — Pourquoi ça ?

HERBIN. — Je buvais, mon pauvre monsieur. Vous voyez bien que je ne vous cache rien.

BIGUA. — Vous buviez ? C'est ce que je vois de plus clair dans votre histoire.

HERBIN. — Oh ! monsieur, tout cela est fini. Et si mon teint est un peu coloré, un peu rougeaud, c'est que j'ai le visage frotté et pelé par la misère de chaque jour. Comprenez-moi, monsieur, je voudrais que ma fille ne connût pas plus longtemps l'affreuse vie que nous avons eue en partage tous les deux jusqu'ici. C'est une honnête fille, vous pouvez en être sûr. Mais si elle reste encore quelques jours à la maison, mon bon monsieur, elle est perdue.

BIGUA. — Perdue ?

HERBIN. — Ah ! monsieur, comment vous expliquer ? *(A l'oreille de Bigua, mais très fort :)* Ma femme est une... Oui, mauvaise vie, déplorables fréquentations, rentrée à toute heure de la nuit. Bref, comme si je n'existais pas. Monsieur, tant qu'il ne s'agissait que de moi, je vous avouerai entre nous que j'ai eu parfois, dans ma vie misérable, le front un peu conciliant, ou plutôt distrait, mais il s'agit maintenant de ma fille, et sur ce point je suis intraitable. C'est une fille parfaitement honnête, je veux absolument la sauver, monsieur, la sauver. Et ça presse, mon bon monsieur, puisqu'il y a déjà le feu à la maison. *(A ce moment la semelle du prote quitte la chaussure.)* Voyez, même la semelle de mon soulier me quitte, tout me quitte, et si je ne puis rien faire pour ma fille elle me quittera aussi. *(D'un coup sec, il pousse la semelle sous un meuble.)*

BIGUA, *mollement.* — Une grande fille comme ça ! Il faudra tout au moins que je consulte ma femme.

HERBIN. — Oh !

BIGUA. — Et ma mère.

HERBIN. — Oh !

BIGUA. — Et que j'aie quelques jours de réflexion.

HERBIN. — C'est que dans quelques jours il sera trop tard, mon excellent monsieur. Je vous en supplie, permettez-moi de vous la présenter. Cela ne vous engage absolument à rien. Vous avez bien un petit moment pour la recevoir, mon bon monsieur. Vous êtes riche, vous, soit dit sans vous offenser. Toutes les heures de la journée vous appartiennent. Permettez-moi d'aller la chercher. Elle est en bas, pauvre petite ! Ah ! j'en ai les larmes aux yeux.

Il sort.

BIGUA, *seul.* — Ce bon diable et son sourire si fin qui trempe encore un peu dans l'alcool, quoi qu'il en dise. *(Il marche de long en large.)* Non, non, pas de fille ici, ça pose trop de problèmes et ça ne les résout pas.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARCELLE

HERBIN, *revenant suivi de sa fille.* — Marcelle, ma petite Marcelle, je te présente au colonel Bigua, un homme de bien, qui consentira peut-être à s'intéresser à ton sort.

MARCELLE. — Oh ! papa, papa ! C'est pour ça que tu m'as fait monter ?

HERBIN. — Allons, ma petite, sois raisonnable. Ce sont des gens tout ce qu'il y a de bien. Ce monsieur a un cœur dont on parle déjà beaucoup dans le quartier, et il n'est pas impossible qu'il veuille bien s'occuper de toi comme un vrai père.

BIGUA. — Je vous fais remarquer que je n'ai encore rien dit.

HERBIN, *comme s'il n'avait rien entendu.* — Et tout cela par pure bonté, parce qu'on aime beaucoup les enfants.

MARCELLE. — Papa, rentrons chez nous, nous trouverons du travail tous les deux.

HERBIN. — Du travail, du travail, c'est facile à dire ! Voilà six mois que je recherche du travail. Ici tu n'auras rien à faire de toute la journée. C'est encore le meilleur travail, mon petit. Je viendrais te voir le dimanche, de temps en temps, si ton bienfaiteur n'y voit pas d'inconvénient.

BIGUA. — Je n'ai toujours rien dit. Ne vous hâtez pas d'interpréter mon silence à la légère.

MARCELLE, *catégorique.* — Je veux rentrer à la maison !

HERBIN. — Mais c'est une occasion comme il ne s'en présente pas deux fois dans la vie.

MARCELLE, *jetant les bras autour du cou de son père et le serrant violemment.* — Non ! Je ne resterai pas ici, je ne veux pas !

HERBIN, *à Bigua.* — Elle est un peu farouche.

MARCELLE, *d'une voix déchirante.* — Papa, ne me quitte pas ! Tu ne vas tout de même pas m'abandonner ici !

HERBIN, *agacé.* — Mais ne décourage pas ainsi les bonnes volontés. Reste ici, mignonne. Je t'assure que tu seras heureuse. *(Il la pince.)*

MARCELLE. — Aïe ! Méchant ! méchant ! Tu m'as pincée. Tu m'as fait mal. *(Elle sanglote doucement.)* Tu ne m'aimes donc pas, toi non plus !

HERBIN. — Mais je ne serais pas ici si je ne t'aimais pas, ma chère petite Marcelle. Il faudrait pourtant me comprendre.

BIGUA. — Monsieur Herbin, puisque, d'une part, elle n'est même pas consentante et que, de l'autre, je ne suis pas décidé, il vaut mieux que vous la rameniez chez vous.

HERBIN. — La ramener ! Ce serait folie, mon excellent monsieur. *(Bas, à l'oreille de Bigua :)* Songez qu'hier même ma femme...

Il dit quelques mots à l'oreille de Bigua.

MARCELLE. — Je m'échapperai d'ici ! Je m'échapperai d'ici !

Elle sanglote.

HERBIN, *s'épongeant le front, à Bigua.* — Je vais attendre encore un peu que ça se passe, si vous le permettez. Ne craignez rien, mon bienfaiteur.

BIGUA. — Vous ici, votre fille ici. Oui, vraiment, je crois rêver.

HERBIN. — Si j'étais une figure de rêve, mon bon monsieur, je serais certainement mieux habillé.

BIGUA. — Je vais vous faire apporter un paquet de vêtements.

HERBIN. — Non, je ne veux rien pour moi. Absolument rien.

BIGUA. — Mais puisque j'ai toujours un paquet de vêtements tout prêt.

HERBIN, *à Marcelle.* — Tu l'entends ? Il pense à tout, même à l'imprévisible. Merci, monsieur, mais je n'accepterai absolument rien pour moi. Je ne veux pas qu'il y ait d'équivoque.

MARCELLE. — Vous avez compris, monsieur. Mon père est un honnête homme et je n'en veux pas d'autres et je l'adore.

HERBIN, *lui prenant gentiment le bras.* — Ma petite fille, sois raisonnable. Tu as maintenant un nouveau père.

MARCELLE. — C'est toi, mon père !

HERBIN, *montrant Bigua.* — Regarde-le bien. C'est exactement le père que j'aurais voulu être si j'en avais eu les moyens. Et tu auras une maman idéale qui t'aime déjà avant de te connaître. Allons, au revoir, mon colonel, je suis bien troublé, je vous assure. *(Silence ému de Bigua.)* Et maintenant, je vous demande la permission de l'embrasser.

MARCELLE. — La permission ? *(Elle se jette au cou de son père.)* Écoute, je veux bien rester quelques jours, mais si tu me manques trop je rentre chez nous.

HERBIN. — Chut !

Il se retire.

SCÈNE VI

MARCELLE seule, puis BIGUA

MARCELLE, *seule.* — J'ai peur de cet homme... Il a une grosse voix... *(Entre Bigua sans être vu de Marcelle.)* Il me fait penser à ceux qui entraient chez ma mère, la tête basse. Parfois je regardais leurs pardessus encore tout chauds au portemanteau. Et il y avait des papiers qui dépassaient des poches. Dès que j'entendais du bruit, je me sauvais à la cuisine.

BIGUA, *mystérieux, il semble avoir deviné plus qu'il n'a entendu ce que disait Marcelle.* — Et votre mère ne vous disait rien ?

MARCELLE. — Et vous avez encore l'audace de me parler de ma mère ? Je voudrais bien savoir de quoi vous vous mêlez. Non, mais est-ce que ça vous regarde ?

BIGUA. — Je ne me permettrai jamais de juger Madame votre mère.

MARCELLE. — Il ne manquerait plus que ça ! Mais sachez que vous n'avez même pas le droit de penser une seconde à ce qui se passe chez moi.

BIGUA. — Et bien, je ne vous parlerai plus de Madame votre mère.

MARCELLE. — Ça ne vous empêche pas, père postiche, de penser que je devrais être tout ce qu'il y a de plus flattée de me trouver ici. Et si j'aimais mieux notre taudis à nous ? C'était pauvre chez

moi, mais c'était chez moi. Vous n'avez pas honte de m'avoir volée à mon père parce que vous avez de l'argent ?

BIGUA, *protestant.* — Je vous ai volée, moi ! Mademoiselle, sachez bien que vous n'êtes pas du tout prisonnière ici. Vous êtes une externe libre, absolument libre. Votre père m'a donné votre adresse et mon chauffeur se fera un respectueux devoir de vous ramener chez vous, si vous le désirez.

MARCELLE. — Et si je ne veux pas de votre chauffeur ?

BIGUA. — Alors... alors... *(Il sort un petit guide de Paris.)* Attendez un petit peu. Vous avez une station de métro qui vous laisse tout près de chez vous. C'est la station « Convention », et si vous préférez voyager à la surface du globe, il y a une ligne d'autobus, c'est le 49. *(Il sort un autre guide d'une autre poche. Marcelle boude et, tournant le dos à Bigua, regarde par la fenêtre.)* Vous n'avez pas l'air de vous douter que je ne suis pas n'importe qui. J'étais le vainqueur moral de la bataille de Calderas. Mais en France personne n'en sait rien. Tout ce qui ne se passe pas entre le Pas-de-Calais et les Pyrénées, il vous semble que ça ne se passe pas du tout. Allons, je vous laisse. Vous grandissez encore. Je vous dérange dans votre croissance. *(Il va vers une armoire, en sort un kimono.)* Si ça vous amuse de le mettre. *(Marcelle ne répond pas.)* Aimeriez-vous avoir une chambre sur le square ou sur la cour ? Sur la cour, il y a moins de bruit, sur le square il y a plus d'arbres, ce sont des platanes, pour vous servir. *(Silence de Marcelle.)* Bon, je vous félicite d'aimer les arbres. C'est une chambre très gentille. Qu'est-ce que vous prenez le matin à votre petit déjeuner ?

MARCELLE. — Je ferai la grève de la faim.

BIGUA. — Entendu, on vous donnera du chocolat et des toasts.

Il monte les dernières marches de la soupente et disparaît.

MARCELLE, *seule.* — Non, mais qu'est-ce que c'est que cet original ? Mon père aurait tout de même pu choisir des Français. Il est vrai qu'en France, quand on n'a pas d'enfants, on n'est pas assez bête pour s'embarrasser de ceux des autres.

Elle se lève, on entend un étrange cri d'oiseau. Marcelle sursaute. Narciso apparaît.

SCÈNE VII

MARCELLE, NARCISO entrant mystérieusement, puis PEPA PEPA

MARCELLE, *haussant les épaules.* — Encore un Parisien, celui-là.

NARCISO. — Et depuis quand a-t-on besoin d'être Parisien pour avoir de l'éducation. Mademoiselle peut être bien tranquille. La maison est bonne, les patrons bien mignons...

Narciso se retire. Marcelle regarde les meubles, enlève la housse de ce qu'elle a pris pour un siège, en dessous il y a une tête de taureau à grandes cornes, la langue un peu pendante. Elle pousse un cri.

MARCELLE. — Oh ! pour des sauvages, ce sont bien des sauvages !

Narciso revient par une autre porte.

NARCISO. — Faut pas avoir peur, mademoiselle, c'est pour s'asseoir. Monsieur aime ça parce que cela lui rappelle son pays, mais ces bêtes-là, c'est pas méchant, ça serait même incapable de brouter le tapis. Ici on ne mange personne. C'est la maison du bon Dieu.

Il sort à reculons, mystérieusement.

MARCELLE, *seule.* — Ah ! là, là, j'ai une de ces envies de pleurer, moi ! *(Elle s'approche de la baie vitrée.)* Oh ! après tout, il n'y a pas de quoi avoir peur. Voilà une crémerie de Paris, une boulangerie, une pharmacie. Et sur le trottoir un petit télégraphiste. *(Elle l'appelle :)* Psst ! Psst ! Il ne m'a pas entendue. Quand on appelle, ici, personne ne vous entend.

PEPA PEPA, *qui a descendu l'escalier.* — Je venais dire à Mademoiselle que son bain est prêt. C'est par ici.

Elles montent toutes deux l'escalier de la soupente. Marcelle emporte le kimono.

SCÈNE VIII

BIGUA entre avec DESPOSORIA par la porte qui est sous la soupente.

BIGUA. — Nous allons maintenant cacher cette machine dans un coin. Je sens que je vais coudre de moins en moins.

DESPOSORIA. — Je t'aimais bien quand tu cousais.

BIGUA. — C'est de l'histoire ancienne ! Une nouvelle vie commence pour nous par un miracle ! Tu viens d'avoir un garçon de dix ans et une fille de seize dans la même journée. Et le tout sans douleur. Tu peux aller et venir comme si rien n'était, ma vaillante femme. L'as-tu vue, au moins, ta fille ?

DESPOSORIA. — Non, elle prend son bain.

BIGUA. — C'est peut-être le premier de sa vie. Comme c'est touchant ! Qu'elle n'aille pas se brûler avec le robinet d'eau chaude. Celui qui est marqué « froid » vous envoie de l'eau brûlante. Il faudrait peut-être la prévenir à travers la porte. Mais qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas la tête de tous les jours.

DESPOSORIA. — Passe encore pour le petit Antoine, mais pour cette fille tu aurais bien pu me consulter avant de l'introduire chez nous.

BIGUA. — Est-ce qu'il m'a consulté, son père ? Ça a été comme un tour de passe-passe. Quand il est arrivé, sa fille était avec lui, quand il est parti elle avait changé de camp : elle était avec nous.

DESPOSORIA. — Mon pauvre ami, je ne te savais pas si faible !

BIGUA. — Mais comprends donc que pour des gens comme nous, qui veulent se rendre utiles, cette Marcelle est une occasion magnifique ! Père respectable, mère lamentable, fille irréprochable que nous allons sauver. Alors, que veux-tu, je l'ai adoptée de tout mon cœur, de tout le tien. Songe qu'elle a

exactement l'âge qu'aurait eu notre premier enfant si elle était née neuf mois après notre mariage. Et ça ne te bouleverse pas ? *(Silence de Desposoria.)* Tu ne vas pas me faire croire que tu as un rocher sous le sein gauche. Je n'avais rien remarqué d'anormal jusqu'ici...

DESPOSORIA. — Mais, tu n'as pas l'air de t'en douter, tout cela est très sérieux, très grave même.

BIGUA. — Mais c'est le seul moyen pour notre couple de se faire pardonner sa stérilité. *(Un temps.)* Et aussi notre fortune.

DESPOSORIA. — Ta fortune fut honnêtement acquise, mon ami.

BIGUA, *désignant le ciel de son index.* — Par mon grand-père...

DESPOSORIA. — Je ne vois pas pourquoi tu serais un riche confus.

BIGUA. — L'argent, c'est toujours du favoritisme... Écoute, ne le dis pas encore à maman que nous avons recueilli cette jeune fille.

DESPOSORIA. — Tu préfères attendre qu'elle la trouve dans sa baignoire.

BIGUA. — Ne pourrions-nous lui dire que nous avons eu tous les deux en même temps l'idée de l'adopter ?

DESPOSORIA. — Te voilà devenu bien rusé. Et l'opinion de ta mère t'inquiète beaucoup plus que la mienne, il me semble.

BIGUA. — C'est que toi, ma chérie, tu m'aimes et je suis sûr que tu me donneras raison. Tandis que ma mère m'adore et elle pourrait bien me donner tort. A propos, il faudra faire un petit paquet des effets qu'elle portait ici et les conserver précieusement.

DESPOSORIA. — C'est à peine bon à jeter.

BIGUA. — Songe donc que c'est tout ce qu'elle possède en arrivant chez nous, et l'on aurait beau chercher sur les montagnes et dans les vallées, il n'y a au monde que ce petit paquet de chiffons qui soit à elle.

DESPOSORIA. — Eh bien, on lui gardera ses hardes, précieusement. Et je m'occuperai de son trousseau tout à l'heure.

BIGUA. — Oui, quelque chose de sérieux. Pas de lingerie frivole, de couleurs trop tendres. Le genre vieille famille française. Et n'oublie pas les chaussures. Elles sont dans un état ! Tout à fait comme celles de son père. C'est de famille. Mais tu ne connais pas sa pointure. Et en ce moment la pauvre petite n'a pas de pointure, elle prend son bain.

DESPOSORIA. — Ne t'inquiète pas, je l'emmènerai tout à l'heure dans un magasin.

BIGUA. — Et maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais aller voir notre petit garçon.

Il monte l'escalier et disparaît. Desposoria, seule, sonne.

PEPA PEPA. — Madame a sonné ?

DESPOSORIA. — Cette jeune fille prend son bain ?

PEPA PEPA. — Elle vient d'en sortir. Elle m'a carillonnée comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie, et, en sortant de la salle de bain, elle a fait la connaissance du petit M. Antoine. Ah ! mes amis !

Elle sort.

SCÈNE XI

DESPOSORIA, MARCELLE, ANTOINE

On voit apparaître dans la soupente Antoine, qui tire Marcelle par la main. La jeune fille a les yeux bandés et porte le peignoir de Desposoria. Celle-ci les observe.

MARCELLE. — Où suis-je ? Je vole en plein ciel et ne sais pas encore où me poser. Allons vers la terre.

ANTOINE, *la guidant.* — Si c'est pour la terre, c'est par ici, mamz'elle Peignoir ! *(Il lui fait descendre les marches.)* Vous êtes l'ange de l'escalier.

MARCELLE, *descendant l'escalier.* — Mais non, Arcturus, c'est sur un rayon lumineux que je descends. Je traverse la voie lactée, je laisse la grande ourse à gauche et à droite l'étoile polaire ! Et maintenant je vais me poser, je cherche l'endroit, je me pose délicatement.

Elle est arrivée au bas de l'escalier.

ANTOINE. — Vous êtes sur terre.

MARCELLE. — Mais assez de colin-maillard.

Elle veut enlever son bandeau.

ANTOINE. — Non, ne touchez pas à ça. Vous avez les yeux bandés, comme la Fortune.

MARCELLE. — Si elle n'est pas plus riche que moi, je la plains.

ANTOINE. — Dites : « Je cherche fortune », et vous la trouverez.

MARCELLE. — Et moi je dis : « Je ne cherche pas fortune. »

ANTOINE. — Alors il paraît que je suis votre frère, maintenant. C'est fait comme ça, une sœur ? Ça bouge les bras, ça lève la tête, ça a les yeux bandés...

MARCELLE. — Je n'ai pas de frère, moi. Et vous ne m'avez toujours pas dit où j'étais...

ANTOINE. — Vous êtes dans votre chambre, mamz'elle Peignoir !

Antoine aperçoit Desposoria et lui fait signe de se taire.

MARCELLE. — Il me semble qu'il n'y a pas que nous deux ici. Je sens de la résistance dans l'air, comme si quelqu'un dans cette pièce se méfiait beaucoup de moi. C'est un grand monsieur avec une moustache noire tombante. C'est le vainqueur moral d'une bataille dont j'ai oublié le nom. *(Desposoria veut intervenir, Antoine lui fait signe de se taire.)* M. Bigua est là !

Elle désigne l'endroit où se trouve Desposoria.

DESPOSORIA. — Vous brûlez, mademoiselle. C'est sa femme qui est là, et nous ne faisons qu'un tous les deux ! Et sachez bien que tout le monde vous veut du bien ici. *(Elle lui enlève le bandeau.)* Quels beaux yeux derrière ce foulard !

ANTOINE, *à Desposoria.* — Oh ! Vous nous avez interrompus au moment où ça commençait à devenir intéressant. Les grandes personnes, c'est toujours elles qui cassent nos jouets. Et il ne nous reste plus qu'à ramasser les morceaux.

DESPOSORIA. — Mademoiselle... Marcelle. Je suis très heureuse de vous avoir parmi nous. Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

MARCELLE, *on la sent gênée d'avoir mis le peignoir de Desposoria.* — Oh ! madame...

DESPOSORIA. — Vous avez bien fait de mettre mon peignoir.

MARCELLE, *mentant visiblement.* — J'avais eu un frisson au sortir du bain.

DESPOSORIA. — Savez-vous que vous êtes ravissante ? Une beauté qui inspire le respect. Je vous mènerai chez ma couturière.

MARCELLE. — Oh ! Je vous remercie, madame, mais rien ne presse.

ANTOINE, *furette dans le salon.* — Tiens ! Il y a un piano là. *(A Marcelle :)* Vous y jouez ?

MARCELLE. — Non.

ANTOINE. — Pas même avec un doigt ?

MARCELLE. — Oh ! Bien sûr.

Ils se mettent à jouer avec un doigt. Attiré par le bruit du piano, Bigua entre.

SCÈNE X

LES MÊMES, BIGUA

BIGUA. — Mais où est-il, notre petit Antoine ?

DESPOSORIA. — Dis donc, tu ne m'avais pas dit qu'elle était si belle !

BIGUA. — Elle est belle ? Moi, je n'ai regardé que son père.

Antoine et Marcelle chantent tout en jouant sur le crapaud.

BIGUA, *attendri.*

Jouer avec un doigt
C'est tout ce que peut faire
Un enfant qui n'a pas
Une attentive mère.

MARCELLE et ANTOINE.

Mais nous aurons la peau,
La peau de ce crapaud !

BIGUA. — Sont-ils assez gentils !

Marcelle et Antoine s'amusent beaucoup. Voyant entrer Misia Cayetana, ils se cachent sous le clavier et guettent ce qui se passe.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MISIA CAYETANA

MISIA CAYETANA, *essoufflée.* — Alors, mon fils, je suis allée te chercher au café d'en face, où j'ai bu sans te voir arriver trois limonades.

BIGUA. — Toujours intrépide, ma chère maman.

MISIA CAYETANA. — Où étais-tu donc ?

BIGUA. — Oh ! je vaquais à mes occupations.

MISIA CAYETANA. — Alors, rien de nouveau à la maison ?

BIGUA. — La vie suit modestement son cours, maman.

MISIA CAYETANA. — Mais sais-tu que moi je voudrais du nouveau dans ta vie ? Tiens, j'ai pris des billets pour l'Opéra. Nous allons voir *Faust* ce soir tous les trois, comme deux amoureux.

BIGUA. — Excellente idée, ce couple à trois têtes, ma chère mère.

Marcelle et Antoine se sont remis à jouer avec un doigt tout en écoutant ce que disent Misia Cayetena et Bigua et en ponctuant de leur jeu la conversation.

MISIA CAYETANA, *qui tourne le dos aux enfants.* — Mais, au fait, tu n'entends pas ?

BIGUA. — Quoi donc ?

MISIA CAYETANA. — Le piano. C'est bizarre. Personne n'en joue à la maison.

BIGUA. — Alors, il n'y a qu'à ne pas y faire attention.

On entend encore le piano.

MISIA CAYETANA. — Ce n'est tout de même pas l'accordeur ; tu ne l'aurais pas fait venir sans me consulter.

BIGUA. — Je m'en serais bien gardé, ma digne mère.

MISIA CAYETANA. — Alors, c'est un miracle, et je ne reconnais pas du tout la main du bon Dieu dans cette façon de jouer du piano.

MISIA CAYETANA, *elle se tourne vers le piano avec son face-à-main.* — Le comble, c'est que je crois voir deux enfants là, assis au piano, mais comme j'ai de si mauvais yeux...

BIGUA. — Ta vue n'est pas si mauvaise, maman.

MISIA CAYETANA. — Oh ! Je sais que ça passera. C'est nerveux, l'oculiste me l'a dit.

On entend de nouveau quelques notes au piano.

BIGUA. — Ça ne passera peut-être pas si facilement, ma sainte mère. Ce sont bien deux enfants que tu vois là, deux enfants tout neufs que nous avons adoptés, Desposoria et moi.

ANTOINE et MARCELLE, *au piano.*

Mais nous aurons la peau
La peau de ce crapaud !

MISIA CAYETANA, *cachant mal son irritation à Bigua et à Desposoria.* — Tous mes compliments. Vous n'avez pas perdu votre temps, tous les deux, depuis tout à l'heure. Mais veux-tu que je te dise : c'est un drôle de morceau qu'ils jouent là, ces enfants, et je te souhaite de ne pas le trouver, avec le temps, de moins en moins drôle ce morceau de malheur...

Bigua se prosterne et lui baise le bas de sa robe.

BIGUA. — ... de bonheur familial, ma mère vénérée. Antoine, mademoiselle Marcelle, avancez donc, je vous prie. Venez dire bonjour à votre nouvelle grand-maman !

ANTOINE et MARCELLE. — Bonjour, grand-maman.

MISIA CAYETANA. — Oh !

Les enfants s'approchent gauchement tout en saluant, pendant que tombe le

ACTE II

Même décor qu'à l'acte premier.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERBIN, MARCELLE

HERBIN. — Alors, tu es heureuse ?

MARCELLE, *qui met du vernis à ses ongles.* — Oui, mais tu me manques beaucoup, beaucoup.

HERBIN. — Je ne suis pas fâché de devenir pour toi un être encore plus précieux que lorsque tu me voyais tous les jours. Tu as une excellente mine. On doit manger à sa faim ici. La chère est bonne ?

MARCELLE. — Caviar à tous les repas.

HERBIN. — C'est beaucoup trop. Est-ce vrai qu'on ne repasse pas les plats en Amérique du Sud ?

MARCELLE. — On en sert tellement !

HERBIN. — Ils n'ont jamais parlé de m'inviter à déjeuner ?

MARCELLE. — Je crois que ce n'est pas dans les habitudes de leur pays.

HERBIN. — Il faudra pourtant que cette idée-là germe dans l'esprit du colonel. Ce n'est pas parce que je viendrais déjeuner de temps en temps que je t'arracherais à leur affection.

MARCELLE. — Considère-toi comme invité aujourd'hui même, papa. Je n'ai même pas à leur demander la permission.

HERBIN. — Si, si. Il faut être extrêmement courtois à leur égard et les consulter en tout. Est-ce qu'ils te donnent un peu d'argent de poche ?

MARCELLE. — Je t'ai préparé une petite enveloppe.

HERBIN. — Jamais de la vie ! Garde ton argent, petite. Ce ne serait pas honnête.

MARCELLE. — Puisqu'il est à moi, cet argent.

HERBIN. — A toi, mais pas à moi, ma petite Marcelle.

MARCELLE. — Ce sera comme tu voudras, papa.

HERBIN. — J'accepterai tout au plus un cigare. Ça ne tire pas à conséquence, puisque ça s'en va en fumée ! *(Elle lui offre un cigare.)* J'espère que tout le monde est ici très convenable avec toi.

MARCELLE. — Bien sûr.

HERBIN. — J'ai l'impression que tu pourras dans ce milieu faire un très beau mariage.

MARCELLE. — Oh ! là, là, j'ai bien le temps.

HERBIN. — Puisqu'il s'agit de toi, c'est mon devoir de collaborer avec l'avenir.

MARCELLE. — Ne t'en prive pas, je t'en prie.

HERBIN. — Est-ce qu'il habite toujours ici, le grand frère d'Antoine ?

MARCELLE. — Oui, depuis quelques semaines.

HERBIN. — Il m'a fait mauvaise impression, ce garçon. Méfie-toi de lui.

MARCELLE. — Rassure-toi, papa, ce n'est pas mon type.

HERBIN. — Méfie-toi tout de même.

MARCELLE. — Sois tranquille.

HERBIN. — En somme, tu es heureuse. Et le colonel ?

MARCELLE. — Tout serait pour le mieux s'il ne s'obstinait pas à ce que je voie en lui un père.

HERBIN. — Tu peux bien faire ça pour lui, ma petite. Il se donne assez de mal. Est-ce que tu l'appelles « papa » maintenant ?

MARCELLE. — Je n'y arrive pas. « Papa » se fixe au fond de mon gosier comme une épine, et pas moyen de l'en sortir.

HERBIN. — Tu devrais essayer avec « père », c'est plus facile, et quand tu en auras l'habitude « papa » te viendra tout naturellement aux lèvres.

MARCELLE. — J'ai bien essayé devant sa photo dans ma chambre, et je n'arrive même pas à l'appeler « mon oncle ».

HERBIN, *profondément enfoncé dans un fauteuil et les jambes allongées.* — Il ne faut pas se décourager pour si peu. La vie est une lutte continuelle...

MARCELLE. — Tu auras beau dire, un père sera toujours pour moi quelqu'un d'un peu chauve, dans ton genre, un peu rouge et un peu paresseux, mais bien gentil tout de même.

HERBIN. — Dis donc, sois respectueuse ! Ce n'est pas parce que je ne suis plus ton père qu'il faut en abuser.

MARCELLE. — Mais tu l'es plus que jamais. Tu sais bien que je n'ai que toi au monde, papa.

HERBIN. — Baisse un peu la voix quand tu m'appelles « papa ». Ils pourraient nous entendre.

MARCELLE. — C'est ça qui m'est égal.

HERBIN. — Il faut tout de même être un peu habile dans la vie. Quand on est pauvre comme nous, il y a des mots qui ne nous appartiennent pas. Quand on est riche, toutes les gaffes sont permises ; elles sont même recommandées si l'on veut avoir le sentiment de sa puissance.

MARCELLE. — Mon pauvre vieux, je te donne bien du tracas.

SCÈNE II

Les mêmes, BIGUA, DESPOSORIA

Bigua. — Bonjour, monsieur Herbin, je ne savais pas que vous étiez là.

Herbin, *d'un air de s'excuser.* — Bonjour, mon colonel. C'est mon jour de visite à Marcelle. Mes hommages, madame. Je vous présente tous mes respects.

Desposoria. — Bonjour, monsieur Herbin. C'est gentil de venir voir Marcelle.

Bigua. — Mais c'est votre enfant, c'est notre enfant, c'est la demoiselle de la maison.

Herbin. — Je m'en allais quand vous êtes entré.

Bigua. — Mais restez donc, il est encore trop tôt pour partir, monsieur Herbin.

Herbin. — Eh bien, mon colonel, je vais aller fumer mon cigare dans la chambre de Marcelle.

Marcelle. — C'est cela, papa.

Elle met involontairement la main devant sa bouche, comme si ce dernier mot lui avait échappé.

Herbin, *à Bigua.* — Ça lui a échappé.

Bigua. — Oh ! vous êtes encore bien plus son papa que moi.

Herbin. — Après vous, mon colonel.

Bigua. — Non, après vous, mon cher Herbin. Respectons l'ordre de la nature.

Ils se font des politesses comme devant une porte ouverte, et c'est à qui ne passera pas le premier.

Herbin. — Je n'en ferai rien. C'est vous le père, maintenant.

Bigua. — Non, non, après vous, mais je ne désespère pas de l'avenir. Monsieur Herbin, à propos, j'aurais besoin de vous voir avant votre départ.

Herbin. — Tout à votre disposition. A tout à l'heure.

Herbin et Marcelle montent l'escalier et disparaissent.

Desposoria. — Mais cette Marcelle, de quel milieu tu l'as tirée ! Je ne parviens pas à m'y faire. Ce père si insolite...

Bigua. — Mais c'est quelqu'un de très bien. Sa fille aussi. Au reste, les bonnes actions demandent toujours un peu de courage et d'énergie. Marcelle doit être très étroitement surveillée. L'extrême légèreté de sa mère me fait toujours craindre de voir cette petite s'envoler. Voyons, résumons : qu'a-t-elle fait aujourd'hui avant de recevoir la visite de son père ?

Desposoria. — Promenade au bois.

Bigua. — Rien à redire à ça. Applaudissements des hygiénistes des cinq continents.

Desposoria. — Puis visite chez le coiffeur.

Bigua. — Hum... Nous faisons des réserves.

Desposoria. — Et le pédicure.

Bigua. — Et tu la laisses aller seule chez ces gens qui s'occupent de nos extrémités ? Profitant de l'intimité du cheveu ou de l'ongle, ils donnent à l'oreille de détestables conseils, et c'est de la dernière imprudence de leur confier toute une jeune fille.

Desposoria. — Qu'est-ce que tu vas chercher là, mon pauvre ami. Tu es bien plus imprudent d'avoir introduit chez nous le frère d'Antoine. Ce Justin, un garçon si peu recommandable !

Bigua. — Mais je ne l'ai pas introduit ici, il était tout le temps fourré à la maison. Alors, j'ai préféré le prendre à demeure afin de pouvoir le mettre à la porte si c'était nécessaire.

Desposoria. — Ses façons, ses regards, ses insinuations, tout me déplaît en lui.

Bigua. — Il faut lui faire confiance. Ce garçon a dix-sept ans. Il se débat encore dans les affres de l'adolescence ; mais le fond est excellent, et je tiens à essayer sur lui ma méthode largement compréhensive. Tiens, le voilà qui vient de rentrer, je l'entends qui accroche son pardessus.

Desposoria. — Tu as l'oreille bien fine.

Bigua. — J'ai conservé en plein Paris mes oreilles de la brousse ! Justin avance sur la passerelle, il vient vers nous. *(Un silence. On entend des petits cris.)* Mais qu'est-ce qu'il y a donc ? Viens, cachons-nous.

Il entraîne Desposoria sous la soupente et ils écoutent.

SCÈNE III

Les mêmes, JUSTIN, PEPA PEPA

Pepa Pepa, *à Justin, qui court derrière elle pendant qu'elle descend l'escalier et lui prend le bras.* — Jeune homme, passez votre chemin !

Justin. — Vous devriez être contente de voir que mon feu s'approche de votre charbon pour l'enflammer.

Pepa Pepa. — Lâchez-moi le bras, ou je dirai à Monsieur que vous voulez vous amuser avec.

Bigua, *bas, à Desposoria.* — Ah ! je n'aime pas ça, je n'aime pas ça du tout.

Justin. — Mais puisque je ne lui veux aucun mal à votre bras. Si encore je le pinçais, si je lui disais des méchancetés...

Pepa Pepa. — Je vous dis de lâcher ce bras. Il est à mon mari et à personne d'autre.

Justin. — Nous allons donc prendre l'autre bras. Ça ne coûte rien de changer.

Pepa Pepa. — Ce bras est aussi à mon mari.

Justin. — Alors, c'est un accapareur !

Pepa Pepa. — Voulez-vous me lâcher le bras, oui ou non ?

Justin. — O ma nuit sans lune ! O ma chère peau mille fois ténébreuse, si je vous disais comme le blanc de votre œil étincelle en ce moment, vous ne voudriez même pas me croire !

Pepa Pepa. — Finissez, finissez donc, allez-vous me lâcher ? *(Apercevant Desposoria.)* Madame, ce petit jeune homme est insupportable, il a voulu m'embrasser.

Justin. — Ce n'est pas vrai, elle bouchait le passage, alors je l'ai un peu bousculée.

Pepa Pepa. — Une femme mariée comme moi !

Justin. — Ça existe donc le mariage chez les noirs ?

BIGUA. — Écoutez, Justin, faites attention. C'est ici une maison tout ce qu'il y a de plus sérieuse. Il faudra vous y conduire en galant homme. Pepa Pepa, retirez-vous, j'ai à parler à M. Justin. *(Pepa Pepa se retire.)* Pourquoi avez-vous pris le bras de cette honorable femme, Justin ?

JUSTIN. — J'aime beaucoup les bras. C'est la richesse d'une nation. Que ferions-nous sans eux ?

BIGUA. — Ce n'est pas une raison pour vous emparer de ce bras en particulier.

JUSTIN. — Je voulais faire comprendre à cette femme qu'elle avait beau être noire j'avais tout de même plaisir à lui prendre le bras. C'était une délicate attention pour une femme de couleur et un homme de cœur comme vous ne devrait pas s'en étonner.

BIGUA. — J'apprécie l'attention, mais le raisonnement pèche par la base.

JUSTIN, *toujours insolent.* — A part ça, vous allez tous bien ici, depuis tout à l'heure ? Marcelle n'est pas là ?

BIGUA. — Qu'est-ce que vous lui voulez donc, à Marcelle ? Justement j'ai à vous parler à son sujet.

JUSTIN. — Il est peut-être défendu de la voir ?

BIGUA. — Je voudrais que vous soyez moins familier avec elle.

JUSTIN. — Ne faisons-nous pas partie de votre famille, tous les deux ?

BIGUA. — Je ne vois pas pourquoi vous la tutoieriez. Et puis, je ne veux pas que vous sortiez seuls tous les deux, comme ce matin.

JUSTIN. — Je l'ai chaperonnée chez son coiffeur. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ça.

BIGUA. — Vous l'avez...

JUSTIN. — Eh bien, oui, ne suis-je pas la plus recommandable des gouvernantes diplomées ?

DESPOSORIA, *indignée.* — Oh !

BIGUA. — Desposoria, une autre fois, ce sera toi qui l'accompagneras. Et vous, Justin, vous auriez dû travailler. C'est autrement utile.

JUSTIN. — J'aime les choses inutiles.

DESPOSORIA. — Oh !

BIGUA, *à Desposoria.* — Je t'en prie, laisse-moi opérer dans le calme. *(A Justin.)* Et d'où vous vient ce goût des choses inutiles ?

JUSTIN. — Je suis un artiste.

BIGUA. — Peut-on savoir en quoi vous êtes un artiste ?

JUSTIN. — En vous.

BIGUA. — Comment ça en moi ?

JUSTIN. — Je vous admire comme une œuvre d'art.

BIGUA. — Ce qui veut dire ?

JUSTIN. — Que ce n'est pas drôle tous les jours.

DESPOSORIA, *outrée.* — Oh ! Oh ! Oh !

BIGUA. — Laisse-le pousser son idée jusqu'au bout. *(Silence de Justin.)* Et pourquoi donc n'est-ce pas drôle tous les jours, Justin ?

JUSTIN. — Paniflore sur la montagne et Ribadije-m'en-fouti...

BIGUA. — Ce qui veut dire ?

JUSTIN. — Ce qui veut dire : « Toujours sans sucre, mon colonel. »

BIGUA. — Justin, il faudra que je vous apprenne à raisonner.

JUSTIN. — Mais c'est vous qui ne voulez pas comprendre.

BIGUA. — Vous sautez d'une idée à l'autre comme un jeune papillon.

JUSTIN, *toujours insolent.* — Il y en a donc de vieux ?

BIGUA. — Je voudrais un peu plus de logique et un peu plus d'humanité chez vous. Vous ne parviendrez pas à me faire croire que vous êtes un monstre. Allons, l'affaire est jugée, mon petit. Vous êtes encore mal sorti de la coque de l'adolescence. Je veux aider votre organisme dans son développement. Tenez, je vous ai fait faire certains petits cachets constructifs qui vont mettre bon ordre à tout cela.

JUSTIN. — Vous voulez me droguer, maintenant ?

BIGUA. — Vous prendrez un cachet avant chacun des deux principaux repas.

Il lui donne une boîte. Justin monte sur une chaise et place la boîte sur la tête de cheval.

DESPOSORIA. — Vous n'avez pas honte, alors que mon mari est si bon pour vous !

BIGUA, *à Desposoria.* — Laisse-moi. L'éducation n'est pas l'affaire de cinq minutes. *(Il regarde sa montre.)* Nous avons tout le temps. Justin, pourquoi avez-vous lancé cette boîte sur ce meuble ?

JUSTIN. — N'est-ce pas avant les repas que ça se prend ? Or, nous venons de déjeuner, donc je n'en ai pas besoin pour l'instant ; par conséquent je m'en débarrasse en la plaçant sur la tête du cheval, la plus noble conquête de l'homme.

BIGUA. — Vous allez gentiment monter sur une chaise pour reprendre cette boîte de cachets.

JUSTIN. — Mais puisque rien ne presse !

BIGUA. — Vous allez gentiment monter sur une chaise.

JUSTIN. — Bon, bon. Je ne veux en rien vous contrarier.

Il monte sur une chaise et reprend la boîte.

BIGUA, *s'épongeant le front, à sa femme.* — Tu vois, tu vois qu'il n'est pas si méchant. Nous arrivons au but alors que nous nous en croyions encore bien loin.

Justin place la boîte dans la bouche du cheval.

DESPOSORIA. — Non, non, c'est un scandale ! Ce garçon n'a aucune considération pour toi, après tout ce que tu as fait pour lui.

JUSTIN, *sautant de sa chaise, se jette dans les bras de Desposoria, en criant très fort, comme un petit enfant qui a peur.* — Maman ! Maman !

BIGUA, *éclatant.* — *Canalla* ! Vous jouez avec les sentiments les plus sacrés ! Vous n'avez donc pas d'âme ?

DESPOSORIA, *à Bigua.* — Viens, viens !

BIGUA. — Je vais vous prendre par les épaules et vous secouer comme un tapis malpropre par la fenêtre. Viens, Desposoria, laissons-le seul pour lui faire honte.

Ils sortent. Justin imite un instant Bigua, puis il va vers le bureau et se dispose à ouvrir un tiroir quand arrive Marcelle par une porte différente de celle par où Bigua est sorti.

SCÈNE IV

JUSTIN, MARCELLE

JUSTIN, *voyant entrer Marcelle, allume une cigarette puis s'allonge sur un divan.* — Ouf !

MARCELLE. — Qu'est-ce que tu lui as fait pour le mettre ainsi en colère ?

JUSTIN. — Il m'embête, ce colonel, avec toutes ses histoires. Il a toujours l'air de me dire avec beaucoup de modestie : « Que seriez-vous sans moi ? »

MARCELLE. — Est-ce qu'il n'a pas raison ?

JUSTIN. — Eh bien, qu'il le sache une fois pour toutes : la gratitude me donne envie de vomir.

MARCELLE. — Mais il ne te demande que de ne pas être une rosse.

JUSTIN. — Tu vas me faire la morale, toi aussi ?

MARCELLE. — Il est si touchant !

JUSTIN. — Avec sa délicatesse de mère poule qui élèverait des canetons.

MARCELLE. — Il est aussi blanc que toi et moi. Et plus beau que toi, tu peux en être sûr.

JUSTIN — Tu as le béguin pour lui ?

MARCELLE — Idiot !

JUSTIN — Mais jolie comme tu es, c'est avec moi que tu devrais t'entendre. Toute la maison serait à nous. Tu as l'air de me prendre pour une brute, mais je sais y faire, moi. Tiens, je t'ai acheté une bague, princesse.

Il sort un étui de sa poche.

MARCELLE — D'où as-tu sorti l'argent, voleur ?

JUSTIN — Tu peux la prendre, va, je ne suis pas un voleur.

MARCELLE. — Je ne veux pas de ta bague.

JUSTIN. — Je vais te montrer où je prends l'argent. *(S'approchant du bureau.)* Tu vois ça ? C'est son tiroir qui ferme à clef et je me garderais bien d'y toucher. Mais est-ce que c'est de ma faute s'il a tant de billets qu'ils glissent par derrière, dans le tiroir du dessous qui est ouvert à tout le monde ? Il nous a assez dit que tout était ici à notre disposition. Je parie qu'il y a encore un ou deux billets de 100 francs qui ont glissé. *(Marcelle s'approche.)* Qu'est-ce que je te disais ?

Il tire des billets du fond du tiroir.

MARCELLE. — Il y a un papier épinglé à un billet. (*Lisant* :) « Pourquoi prenez-vous mes billets, Justin ? Vous ai-je jamais refusé de l'argent ? »

JUSTIN. — Ça va, ça va ! Je prends tout de même les billets.

MARCELLE, *se mettant devant le tiroir.* — Je te défends de toucher à ça.

JUSTIN. — Tu me défends... Non mais, ne dirait-on pas que l'argent est à toi ? Tu m'embêtes à la fin.

Il prend une boîte de cigares qui se trouve dans un autre tiroir.

MARCELLE, *lisant dans le dos de Justin un papier qui est à l'intérieur de la boîte. Elle le lui montre.* — Il y a un papier dans la boîte : « Ne fumez pas ces cigares, Justin, ils sont trop forts pour vous ; dans le tiroir du petit meuble, il y en a de plus doux. »

JUSTIN. — Eh bien, je le fume tout de même, le gros cigare ! *(Il va l'allumer.)* Et les allumettes ?

Il les cherche.

MARCELLE. — Les voilà, et il y a un papier dessus. *(Elle lit le papier :)* « Antoine, ne touchez pas aux allumettes, je vous l'ai déjà dit. »

JUSTIN. — Raté, Bigua, vous m'avez pris pour Antoine. Le conseil, je le déchire ; les allumettes, je les fourre dans ma poche, là !

Entre Narciso ; sur son dos il y a un tableau noir attaché par des courroies sur lequel Marcelle lit :

MARCELLE. — « Justin, allez travailler, vous n'avez rien fait de toute la matinée. » Signé : « Bigua ».

Marcelle éclate de rire.

JUSTIN. — Ah ! il me la paiera ! il me la paiera !

SCÈNE V

MARCELLE, JUSTIN, ANTOINE, PEPA PEPA

La négresse arrive tenant par la main Antoine, qui a mis une petite robe de chambre toute semblable à celle de Bigua, un petit chapeau mou, et qui s'est collé une moustache rappelant celle de son père adoptif.

PEPA PEPA. — N'est-ce pas, señorita, qu'il n'est pas convenable que cet enfant se promène dans l'appartement avec une moustache comme ça ? On dirait le colonel quand il était petit.

ANTOINE. — Il avait déjà cette moustache ?

MARCELLE. — Laissez-nous, Pepa Pepa. Je vais lui parler. *(Pepa Pepa sort.)* Tu n'es pas fou de t'affubler ainsi ?

ANTOINE. — Marcelle, j'ai quelque chose de bien plus important à te dire. Sais-tu ce que le colonel disait tout seul dans le couloir ?

MARCELLE. — Quoi donc ?

ANTOINE, *mettant mystérieusement l'index devant ses lèvres.* — « J'aime Marcelle, c'est mon secret, j'aime Marcelle, c'est mon secret. »

MARCELLE. — Pas possible !

ANTOINE. — Je le jure sur tout ce que tu voudras. « J'aime Marcelle, c'est mon secret. »

JUSTIN, *pouffant de rire.* — Ah ! c'est son secret ! Qu'est-ce qu'il va prendre !

MARCELLE, *à Antoine.* — Il ne faut pas répéter ces choses-là, mon petit.

JUSTIN. — Il se charge bien de les répéter tout seul.

MARCELLE. — Le pauvre ! Ça lui a échappé.

JUSTIN. — C'est roulant !

MARCELLE, *émue.* — Ça n'a rien de drôle.

JUSTIN. — Eh bien, tu vas voir si ce n'est pas roulant.

Il monte rapidement l'escalier et disparaît.

MARCELLE. — Imbécile !

SCÈNE VI

MARCELLE, ANTOINE

MARCELLE. — C'est la première fois que tu l'entends parler tout seul ainsi ?

ANTOINE. — Oui.

MARCELLE. — Et quel air avait-il quand il disait ça ?

ANTOINE. — Un air entre la lune et le soleil. Il avait l'air loin, très loin de nous, comme s'il nous avait quittés depuis longtemps.

MARCELLE. — Et c'est la première fois que tu l'entends parler de moi ?

ANTOINE. — Est-ce que je sais ? Tu me parles de lui comme si je n'étais moi-même que de la muraille. J'existe aussi, moi !

MARCELLE. — Mais tu es bien vivant, mon petit moustachu ! Sais-tu que j'aimé beaucoup ton visage incompréhensible comme une phrase dont on aurait mélangé les mots dans un chapeau.

ANTOINE. — Tu es très coquette.

MARCELLE. — Comment peux-tu dire des choses pareilles ?

ANTOINE. — Personnellement, je t'adore aussi.

MARCELLE. — Ne dis donc pas de bêtises.

ANTOINE. — Tu viens de passer encore un moment avec Justin.

MARCELLE. — Si tu crois qu'il m'intéresse, celui-là !

ANTOINE. — C'est un grand, lui !

MARCELLE. — Tu en seras bientôt un. Il faut savoir attendre.

ANTOINE, *qui vient d'apercevoir Bigua descendant l'escalier.* — Chut ! Voilà papa !

SCÈNE VII

LES MÊMES, BIGUA

Bigua arrive par la soupente sans voir Marcelle et Antoine. Il porte une robe de chambre et un chapeau mou comme Antoine, et parle tout haut sans s'en douter.

BIGUA, *tout en descendant l'escalier.* — Ce sont des choses qui passent. Il n'y a qu'à ne pas y penser. Ah ! que ferais-je de l'amour en ce moment ? Quelle complication ce serait dans cet appartement qui est déjà si plein. *(Mettant l'index sur ses lèvres.)* N'empêche que j'aime Marcelle, c'est mon secret. *(Il descend la dernière marche de l'escalier, passe la main devant son front et s'arrête devant Antoine croyant se reconnaître.)* Quelle idée d'avoir mis une glace au pied de l'escalier ! *(Il met les mains devant lui, tâte le visage d'Antoine, s'aperçoit de sa méprise, comme au sortir d'un rêve.)* Vous étiez là, Antoine ? Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Ah ! on ne peut pas être tranquille.

ANTOINE, *gentiment.* — C'est ce que j'allais dire avec tout mon respect.

BIGUA. — Enlevez donc cette moustache pour commencer.

Bigua porte la main à la sienne.

ANTOINE. — Père, rassurez-vous, la vôtre est toujours là.

Il enlève sa moustache.

BIGUA. — Allons, donnez-moi ça. Et la robe de chambre et le chapeau. *(Antoine les lui donne.)* C'est mal à vous, petit, de vous affubler ainsi.

MARCELLE. — Mais il vous adore, ce petit. C'est là l'imitation d'un admirateur.

Antoine se jette au cou de Bigua et s'enfuit.

SCÈNE VIII

BIGUA, MARCELLE, NARCISO, un instant.

BIGUA. — Oh ! je suis bouleversé. Cet enfant...

MARCELLE. — C'est demain dimanche et il y a de l'espièglerie dans l'air.

BIGUA. — Je croyais qu'il avait du cœur, ce petit.

MARCELLE. — Il ne faut pas attacher de l'importance à un enfantillage.

BIGUA. — Et vous, commencez-vous à vous faire à la vie d'ici ? A comprendre que les circonstances m'ont donné de graves devoirs dont je suis fier ?

MARCELLE. — Ne faites donc pas de phrases avec moi. Et ne tenez pas ainsi les vêtements dans les bras comme si vous étiez la dame au vestiaire. Je ne veux pas que vous soyez ridicule. Donnez-moi aussi votre robe de chambre et votre chapeau. *(Bigua les enlève.)* Je ne veux pas vous voir affublé ainsi. Savez-vous qu'il m'est arrivé quelque chose de très désagréable tout à l'heure ?

BIGUA. — Quoi donc ?

MARCELLE. — Je parlais toute seule dans le couloir sans m'en rendre compte. Antoine m'a surprise...

BIGUA. — Vraiment ?

MARCELLE. — Oh ! ce que j'ai pu être vexée !

BIGUA. — Et que disiez-vous donc ?

MARCELLE. — Je disais : « Je suis chez des Peaux Rouges, mais je les aime bien. »

BIGUA. — Mais c'est merveilleux ! Rien ne pouvait me faire un plaisir plus consistant !

MARCELLE. — N'empêche que je suis furieuse qu'on m'ait entendue. On devrait être toujours sur ses gardes ; parfois les paroles s'échappent toutes seules. On n'est jamais assez méfiant.

BIGUA. — Oh ! moi, je suis bien trop secret pour laisser échapper même un soupir.

MARCELLE. — Moi aussi je croyais n'avoir rien dit.

BIGUA. — Mais moi, mes secrets, c'est pour moi seul, pensez donc.

Il met l'index sur ses lèvres.

MARCELLE. — Vous en avez donc ?

BIGUA. — Je n'ai pas dit ça, mademoiselle.

MARCELLE. — Vous ne pouvez donc pas m'appeler Marcelle, comme tout le monde ?

BIGUA. — Un prénom de jeune fille, c'est délicat à prononcer. Et même si je parvenais à dire votre

nom il s'égarerait dans ma moustache circonspecte et il serait impossible de l'en sortir.

MARCELLE. — Savez-vous que vous êtes compliqué ? A propos, que veut dire le nom bizarre de Bigua ? C'est vrai que c'est un nom d'oiseau ?

BIGUA. — Oui.

MARCELLE. — A quoi ça ressemble-t-il ?

BIGUA, *confidentiel, regardant si l'on ne vient pas.* — C'est un grimpeur des ramphastidés, propre à l'Amérique subtropicale. Il se caractérise par un bec énorme, mais léger et un peu faible, une langue cornée et barbelée, des ailes arrondies qui partent de là, et une queue longue et triangulaire qui s'en va comme ça. Le bigua proprement dit a la base du bec plus vaste que la tête et les narines cachées, mais n'en dites rien aux enfants, ils seraient capables de se moquer de moi.

MARCELLE. — Est-ce qu'ils tombent facilement amoureux, les biguas ?

BIGUA. — Ils n'aiment qu'une fois, et d'un amour inflexible.

MARCELLE. — Quand ils sont tout jeunes, ou bien un peu plus tard ?

BIGUA. — Ça dépend des individus.

MARCELLE. — Et ça s'élève bien en France, ces oiseaux ?

BIGUA. — Oui, c'est robuste, mais ça demande des soins.

MARCELLE. — J'en élèverais volontiers, de ces bêtes-là. *(Bigua sort un étui de sa poche et chausse des lunettes noires.)* C'est pour ressembler davantage à un bigua que vous mettez des lunettes noires ?

BIGUA. — Qu'est-ce que vous allez chercher là ! J'ai la vue un peu fatiguée.

MARCELLE. — N'est-ce pas plutôt parce que vous avez peur d'y voir clair ?

BIGUA. — Je vois bien assez clair pour ce que je fais.

MARCELLE. — Qu'est-ce que vous faites donc ? *(Elle s'approche de lui.)* Ces lunettes, il faut les enlever. Ça ne vous va pas du tout.

BIGUA. — Bon, bon !

Il enlève les lunettes.

MARCELLE. — Je ne veux pas que vous soyez tracassé, monsieur Bigua.

BIGUA. — Oh ! ce n'est pas Antoine qui m'inquiète. Mais faites attention à l'autre. Tout bien considéré, il n'est pas impossible que ce soit un parfait voyou.

MARCELLE. — Entendu. Je serai en état d'alerte.

BIGUA. — Ah ! ne vous moquez pas de moi. Voyez-vous, ce n'est pas toujours drôle d'avoir des enfants. Et parfois je suis complètement perdu dans le maquis de la paternité.

MARCELLE. — Mais laissez-la donc souffler un peu, votre paternité !

Narciso entre.

NARCISO. — C'est M. Herbin qui voudrait prendre congé de Monsieur.

BIGUA, *à Marcelle.* — J'ai besoin de lui parler, voulez-vous nous laisser seuls un instant !

MARCELLE. — Je me sauve.

Elle sort.

SCÈNE IX

BIGUA, HERBIN

BIGUA. — Je voulais justement vous demander quelque chose, mon cher Herbin. D'après vous, que faut-il entendre au juste par un père ? Le dictionnaire dit : « Homme qui a engendré un ou plusieurs enfants », mais cette définition ne tient nullement compte de l'élan paternel.

HERBIN. — En effet, mon colonel, et ma définition serait plutôt celle-ci : « Le père est celui qui n'a pas d'enfants et ne peut s'en passer. Alors il en adopte. »

BIGUA. — Bravo, votre définition est admirable et combien humaine !

HERBIN. — Croyez-moi, mon colonel, nul n'a mieux que vous le sens de la paternité.

BIGUA. — J'ai bien peur de ne pas savoir y faire. Voyons, dites-moi en toute sincérité, comment vous y preniez-vous pour être un père, un vrai père ?

HERBIN. — Je me laissais aller, sans y penser.

BIGUA. — Oui, mais moi, je suis obligé de tout calculer. Voilà la différence. Voyons, prenons les choses par le commencement. Le matin, quand vous voyiez votre fille, que faisiez-vous ?

HERBIN. — Je l'embrassais sur la joue.

BIGUA. — Quelle joue ?

HERBIN. — L'une ou l'autre. Parfois les deux.

BIGUA. — Jamais je ne pourrai. D'ailleurs, ce n'est peut-être pas indispensable.

HERBIN. — Vous pouvez fort bien vous dispenser de cette formalité.

BIGUA. — Est-ce que vous sortiez parfois tous les deux seuls ?

HERBIN. — Mais, cher monsieur, savez-vous que vous avez tout l'air de vous moquer de moi...

BIGUA. — Ce qu'il y a, mon cher Herbin, après quelques semaines d'expérience, c'est que je crains de ne pas être à la *hauteur* de ma splendide tâche. Ne pensez-vous pas qu'il serait raisonnable que je vous rende celle qui est issue du sang qui coule dans vos veines ?

HERBIN. — Oh ! je suis trop pauvre pour m'occuper de ce qui coule dans mes veines. Je laisse mon sang mélancolique aller son petit bonhomme de chemin. Mais pensez donc un peu à la triste réalité. Songez aux risques épouvantables que Marcelle courait chez sa mère. Alors, c'est le seul fait de ne pas être son vrai père qui vous tracasse ?

BIGUA. — Si vous trouvez que ce n'est rien !

HERBIN. — Ah ! mon bon monsieur, confidence pour confidence. Je ne suis pas sûr non plus d'être le père de Marcelle. Dès les premiers temps de mon mariage il y avait une telle confusion dans les sentiments de ma femme *(il fait tourner les mains dans un sens)*, un tel va-et-vient dans la chambre de cette malheureuse...

Il fait tourner les mains beaucoup plus vite, dans le sens opposé.

BIGUA. — Herbin, vous resterez toujours pour moi le père de Marcelle. Il n'y a pas à revenir là-dessus, c'est une chose sacrée pour moi.

HERBIN. — Notez qu'il n'est pas du tout impos-

sible que je le sois. Mais je voulais vous faire part de ce doute qui plane sur ce berceau et vous assurer que, même si je ne suis pas sûr d'être son père, je ne l'en aime qu'avec une tendresse encore plus paternelle.

BIGUA. — Ah ! vous avez eu des malheurs, vous aussi, mon bon ami. Mais la ressemblance entre votre fille et vous est absolument indéniable.

Il commence à tourner autour d'Herbin.

HERBIN. — Je fais de mon mieux pour vous être agréable.

BIGUA. — Certes, vous êtes Marcelle un peu... transposée... transplantée, mais tenez, là, dans le haut de l'œil, il y a quelque chose d'indiscutable. Dans le lobe de l'oreille aussi. Autant dire que c'est le même. C'est émouvant tout de même de trouver en vous certains traits de votre enfant.

HERBIN, *il lui tend la main.* — De notre enfant.

BIGUA. — Mon cher Herbin, il faut absolument que je vous fasse un aveu. Hier matin... Tenez, cela se passait ici même. Marcelle arrivait par là, moi, je m'avançais par là. *(Il trotte sur scène pour montrer l'endroit.)* Non, autant pour moi ! *(Il trotte encore.)* C'est elle qui arrivait par ici et moi par là... *(Il montre l'endroit.)* Ou plutôt, autant pour moi ! *(Il trotte de nouveau.)* J'étais déjà ici quand elle était là. *(Il montre l'endroit.)* Alors, guanaco ! Je ne sais comment j'ai fait mon compte, à moitié parce que j'avais glissé et à moitié par une diabolique aimantation, je suis tombé dans ses bras et j'ai un peu serré pour ne pas tomber sur le tapis ; après quoi je me suis complètement écarté, comme il était naturel.

HERBIN. — Que de scrupules, mon cher ami ! Vous avez glissé sur le tapis et vous vous êtes accroché à elle pour ne pas tomber. Est-ce que vous m'en parleriez si vous n'étiez pas irréprochable ?

BIGUA. — Je n'ai rien voulu vous cacher.

HERBIN. — Eh bien, mon cher monsieur, puisque nous sommes aujourd'hui en veine de franchise, voulez-vous me permettre un conseil ?

BIGUA. — Mais certainement.

HERBIN. — Ne pensez-vous pas qu'un homme habitué comme vous au grand air des pampas devrait sortir davantage ?

BIGUA. — Ma mère me le dit aussi.

HERBIN. — C'est un grand honneur pour moi de me rencontrer avec Madame votre mère. Mais je ne sais si je me suis fait comprendre. Laissez-moi vous le dire, puisque nous sommes entre mâles, mon bon monsieur. La sourde présence de Paris harcèle d'autant plus les étrangers qu'ils y prennent moins de distractions. Car enfin, vous aimez beaucoup les enfants, mais n'est-il pas légitime à votre âge que vous pensiez encore davantage aux femmes ?

BIGUA. — Je ne vois pas le rapport.

HERBIN. — Suivez-moi bien. Ce que vous aimez dans l'enfance, c'est la fraîcheur, la grâce, la beauté, la vivacité, le caprice, tout ce qu'on trouve magnifiquement épanoui chez une jeune et jolie fille. Un enfant, ça se prend un instant dans les bras, et puis après : bonsoir. Il n'en est plus question. Une femme, quand on la tient dans ses bras, c'est tout autre chose ! Et pourtant ce n'est qu'une belle enfant qui a fini de grandir ! Croyez-moi, vous ne devriez pas toujours rester fourré à la maison.

BIGUA. — Mais vous oubliez que je suis marié. Voyez plutôt. *(Appelant :)* Desposoria ! Desposoria !

HERBIN, *très gêné.* — Mais j'ai l'honneur de connaître depuis longtemps l'admirable Mme Desposoria.

BIGUA, *appelant encore.* — Desposoria ! Desposoria !

SCÈNE X

LES MÊMES, DESPOSORIA, puis MISIA CAYETANA

DESPOSORIA, *dans le cadre de la porte. C'est par cette porte que Misia Cayetana entre quelques instants après.* — Tu m'appelles ?

BIGUA. — Approche un peu qu'on te voie !

DESPOSORIA. — Mais qu'y a-t-il donc ?

BIGUA. — Je viens de penser à toi avec beaucoup d'affection, je tenais à te le dire publiquement.

HERBIN. — Madame, je mets à vos pieds mes plus humbles hommages.

BIGUA. — Ah ! monsieur Herbin, il n'y a pas beaucoup de femmes comme celle-ci dans le département de la Seine.

HERBIN. — Je n'en ai jamais douté, mon colonel.

BIGUA. — Mais tes yeux sont tout rouges, ma chérie, qu'est-ce que tu as donc ?

DESPOSORIA. — Oh ! rien, je n'ai absolument rien.

BIGUA. — Mais si, tu as pleuré.

DESPOSORIA. — C'est un charbon qui m'est entré dans l'œil.

BIGUA. — Mais nous ne sommes pas en chemin de fer ! Assieds-toi. *(Elle s'assied.)* Je ne veux pas que tu aies du chagrin, tu m'entends ? *(A Herbin :)* Eloignez-vous un peu, mon cher ami, excusez-moi, j'ai un mot à dire à ma femme. *(Herbin s'éloigne. Bas :)* Ce n'est pas la présence de Marcelle, j'espère ?

DESPOSORIA. — Mais non.

BIGUA. — Assieds-toi, tu n'as besoin de rien ? Es-tu bien assise au moins ?

DESPOSORIA. — Certainement.

BIGUA. — Je pourrais peut-être t'avancer un fauteuil ?

DESPOSORIA. — Mais non, mon ami, laisse donc, tu me gâtes trop.

BIGUA. — Veux-tu un peu de grenadine ? Veux-tu un peu de blanc de poulet ? Ou une aile de pigeon ? Veux-tu que j'aille t'acheter un petit pain au lait comme tu les aimes ? Ou préfères-tu que je te vaporise le visage avec un peu de parfum ?

DESPOSORIA. — Oh ! je t'en prie, ne te laisse pas emporter par ton imagination.

MISIA CAYETANA, *entrée depuis quelques instants, à Herbin.* — Sont-ils assez gentils, n'est-ce pas, monsieur Herbin !

HERBIN. — Ils sont touchants, je l'ai toujours dit, Misia Cayetana.

BIGUA. — Mais c'est que je veux aussi un peu de féerie entre nous.

MISIA CAYETANA. — Bravo, mon fils. Tu as trouvé le mot. Il faut aussi de la féerie dans le mariage.

HERBIN. — A mon tour de vous applaudir, Misia Cayetana.

BIGUA, *bas, à Desposoria.* — Ecoute, je suis lié à toi par une force plus puissante que tout. Pourquoi ne pas l'appeler l'amour ?

MISIA CAYETANA. — Oh ! Joli ! Joli ! Mon fils, je suis contente de toi.

HERBIN. — Vraiment délicieux !

BIGUA. — Appelle-la mon honnêteté ou la tienne, ou ta grande âme ou la mienne, ou nos souvenirs communs ou autrement, nous avons l'embarras du choix, et ça reviendra au même.

HERBIN. — Quelle heureuse formule ! Et combien juste !

SCÈNE XI

LES MÊMES, NARCISO

Narciso arrive avec le tableau noir sur le dos. Ces mots y sont écrits en gros caractères : Eh bien, mon colonel, on aime la chair fraîche. *Un bigua est dessiné sur le tableau. Herbin fait semblant de n'avoir rien lu.*

BIGUA. — Maman, ne regardez pas ! Ne regardez pas, Herbin ! Tournez-vous ! C'est une infamie !

HERBIN, *qui s'est retourné.* — Mais je n'ai rien vu, je vous assure.

BIGUA, *bas, à Narciso.* — Malheureux ! Comment as-tu laissé mettre ça sur ton dos ! Tu sais bien que personne, sauf moi, ne doit avoir recours à cet affichage.

NARCISO. — Oh ! je vous demande pardon, mon colonel, je me suis peut-être endormi tout à l'heure. M. Justin en aura profité pour me faire une niche.

BIGUA, *effaçant avec l'éponge ce qu'il y a sur le tableau noir. A sa mère et à Desposoria.* — Ne vous retournez pas tous les trois, je vous en supplie. *(Il veut effacer avec l'éponge.)* Et cette éponge qui n'est même pas mouillée. Allons, va-t-en avec ce tableau ! Vite ! *(Aux trois personnages :)* Vous pouvez vous retourner. Je vous demande pardon de ce ridicule incident. Vous avez lu ce qu'il y avait sur le tableau ?

HERBIN, *feignant l'ignorance.* — Quel tableau ?

BIGUA, *méfiant.* — C'est un tableau pédagogique destiné aux enfants et sur lequel ce malotru de Justin...

MISIA CAYETANA. — Eh bien, moi, j'ai beau être myope, j'en ai les yeux pourris ! Première mesure à prendre : tu vas mettre Justin à la porte.

BIGUA. — Je le chasse ! *(A Desposoria et à sa mère :)* Vous deux, vous voudrez bien vous occuper de Marcelle, entièrement. Vous sortirez avec elle, vous l'accompagnerez chez les professeurs. Moi, je vous regarderai faire, les bras croisés.

LA VOIX DE JUSTIN, *du haut de la passerelle dans un porte-voix.* — Trop tard, papa, trop tard ! *(Faisant durer le plaisir :)* Car... car... car... car... vous aimez Marcelle d'amour ! Vous aimez Marcelle d'amour ! Vous aimez Marcelle d'amour !

Cette phrase est répétée jusqu'à ce que le rideau tombe complètement. Bigua s'enfuit.

RIDEAU

ACTE III

Le décor, divisé en deux, représente d'un côté la grande chambre de Bigua, communiquant par une porte apparente au fond de la pièce avec la chambre à coucher du colonel, qu'on ne voit pas. De l'autre côté, le boudoir de Marcelle. Ces deux pièces sont séparées par un étroit couloir.

SCÈNE PREMIÈRE

BIGUA, seul dans la chambre de Marcelle.

BIGUA. — Qu'est-ce que je fais dans la chambre de Marcelle ? Ah ! il faut que je voie si tout fonctionne bien. Les commutateurs ? *(Il allume, éteint.)* Cette ampoule est encore bonne, mais celle-ci est mauvaise. *(Il la remplace par une autre qu'il sort de sa poche.)* Et sa brosse à dents ? Elle commence à perdre ses poils, mais j'en ai apporté une autre. *(Il la remplace.)* Voyons si tout est bien nettoyé. *(Il passe un doigt sur un objet, il sort une longue peau de chamois de sa poche et se met à frotter les meubles et les objets, clandestinement, comme s'il commettait une action répréhensible.)* Tout de même il n'est pas défendu, je pense, d'enlever la poussière. *(Il regarde si la porte ne s'ouvre pas.)* Ce n'est pas Marcelle que je frotte, ce sont ses meubles. *(Il regarde sa peau de chamois.)*

» Peau de chamois... Petit chamois des montagnes, avec tes pattes légères comme l'air du matin, toi dont la course rapide fait partie maintenant des phénomènes de l'autre monde, petit frotteur par destination, tu connais mon innocence, toi !

» Allons plutôt prendre une tasse de café avec un petit verre de rhum, cela du moins m'est permis, nulle offense pour ces choses. Je pourrai les absorber jusqu'à la dernière goutte et même passer la langue sur le sucre qui restera au fond de la tasse. Après quoi, nous dormirons, le café, le rhum et moi, dans une alliance funèbre. Nous nous enfoncerons dans un sommeil poisseux. Amour sans espérance ! Ce sont les plus durables. Ils vous dévorent jusqu'à l'os ! »

SCÈNE II

BIGUA, MISIA CAYETANA, puis DESPOSORIA

On voit s'avancer Misia Cayetana à la recherche de Bigua, une tasse d'infusion sur un petit plateau.

MISIA CAYETANA. — Ah ! tu étais dans la chambre de Marcelle. Je te cherchais partout. Tu as besoin de passer une bonne nuit. Je t'apportais cette petite infusion calmante.

BIGUA. — Mais je suis tout ce qu'il y a de plus calme.

MISIA CAYETANA. — Prends, mon petit, c'est un mélange de fleurs hautement sédatives !

BIGUA. — C'est bien utile ?

MISIA CAYETANA. — Mais oui, mon chéri.

BIGUA, *boit son infusion d'un trait.* — Là.

Il rend la tasse. Entre Desposoria qui a cherché Bigua dans sa chambre puis l'a rejoint dans celle de Marcelle. Elle apporte aussi une infusion.

DESPOSORIA. — Je te cherchais partout, mon ami. Je t'apporte ton infusion des sept fleurs sédatives des montagnes !

BIGUA. — Maman me l'a déjà donnée.

MISIA CAYETANA. — Oh ! tu en supporterais deux tasses sans inconvénient.

BIGUA. — Ah ! non, pas deux tasses, tout de même.

MISIA CAYETANA. — Alors c'est ta maman qui la boira.

BIGUA. — Ce n'est pas moi qui l'en empêcherai.

MISIA CAYETANA, *commence à boire.* — Oh ! ce n'est tout de même pas gentil de me la laisser boire toute seule.

BIGUA. — J'en ai déjà bu une tasse. Il ne faudrait pas me confondre avec l'évier de la cuisine, qui prend tout ce qu'on lui donne.

MISIA CAYETANA, *approchant la tasse aux lèvres de son fils.* — Tu n'en prendras pas même une petite gorgée ? Bois, mon fils, bois, c'est pour ta santé. *(Bigua s'approche si nerveusement qu'il renverse du liquide.)* Oh ! tu m'en as renversé sur mon corsage.

BIGUA. — Il doit y avoir du buvard, là, pour sécher cela.

MISIA CAYETANA. — Laisse donc, mon fils. Ce n'est pas l'affaire du buvard.

On frappe à la porte. Narciso introduit le Serrurier.

BIGUA, *encore plus nerveux que tout à l'heure.* — Maman, Desposoria, laissez-moi avec le serrurier.

MISIA CAYETANA. — Et tu as fait venir le serrurier à 10 heures du soir ?

BIGUA, *agacé.* — Je sais ce que je fais, là ! Voilà quarante ans montre en main que je ne suis plus un enfant.

MISIA CAYETANA. — Bon, bon.

Elle s'éloigne, suivie de Desposoria.

SCÈNE III

BIGUA, LE SERRURIER, dans la chambre de Marcelle, MISIA CAYETANA, DESPOSORIA

BIGUA. — Bonsoir, mon ami.

LE SERRURIER. — Bonsoir, monsieur.

BIGUA. — Vous êtes gentil d'être venu à cette heure tardive. Voyez-vous, mon ami, il y a à ces portes de petites serrures de rien du tout. On pourrait les faire sauter d'un coup d'épaule. Je voudrais des verrous solides pour que la personne en question puisse s'enfermer à double tour dans sa chambre. Qu'est-ce que vous m'avez apporté ?

LE SERRURIER, *il montre un verrou.* — Voici.

BIGUA. — Que voulez-vous que je fasse d'un seul verrou puisqu'il y a deux portes ?

LE SERRURIER. — Demain matin vous aurez l'autre.

BIGUA. — Voyons un peu ce modèle.

Il l'examine.

LE SERRURIER. — C'est un verrou très sérieux. Pour une chambre de jeune fille, on ne fait pas mieux dans la région parisienne.

BIGUA. — A laquelle des deux portes allons-nous mettre la serrure ? *(A lui-même, désignant une porte.)* Par là il y a un petit jeune homme fort inquiétant. Je mets un verrou. Par ici *(il désigne l'autre porte)*, c'est le couloir ouvert à la tentation de quelqu'un d'autre. Je mets un autre verrou. *(Déconfit :)* Mais nous n'en avons toujours qu'un.

LE SERRURIER. — Demain à la première heure je vous promets l'autre.

BIGUA. — Commencez par ici. *(C'est la porte de Justin.)* Ou plutôt par là.

C'est la porte du couloir, le Serrurier commence le travail. Bigua l'observe. Bigua et le Serrurier continuent à parler pendant que se déroule la scène entre Misia Cayetana et Desposoria, dans la chambre de Bigua. Misia Cayetana embrasse sa bru et reste quelques secondes les mains posées sur les épaules de celle-ci. Puis elle lui dit avec une tristesse profonde :

MISIA CAYETANA. — Ma bonne Desposoria, comme je suis inquiète !

DESPOSORIA. — Hélas ! moi aussi.

MISIA CAYETANA. — Et lui donc ! Lui qui fait venir le serrurier à une heure pareille ! Mon pauvre fils ! Ah ! il est bien fini le temps où il s'intéressait à Antoine. Vous avez vu de quelle façon il a regardé Marcelle pendant tout le dîner ?

DESPOSORIA. — La petite le poussait tant qu'elle pouvait.

MISIA CAYETANA. — Et lui la buvait des yeux jusqu'à la dernière goutte.

DESPOSORIA, *se prenant le visage dans les mains.* — Ah ! Señora !...

Les deux femmes chuchotent ensemble. Bigua, dans la chambre de Marcelle, penché sur le Serrurier, suit son travail de très près.

LE SERRURIER. — Voilà, monsieur, la serrure est posée.

BIGUA. — A demain, mon ami, avec l'autre serrure !

Le Serrurier ramasse ses affaires pendant qu'a lieu la scène entre Misia Cayetana et Desposoria. Le Serrurier parti, Bigua, prostré sur une chaise, réfléchit. Mimique de temps en temps.

SCÈNE IV

MISIA CAYETANA, DESPOSORIA, dans la chambre de Bigua.

MISIA CAYETANA. — Il y a longtemps que nous aurions dû intervenir. N'êtes-vous pas un peu molle et craintive, ma chère Desposoria ? Permettez-moi de vous le dire : il ne suffit pas d'être honnête et de se croiser les bras.

DESPOSORIA. — Ah ! qu'y puis-je ? Je n'ose pas le contrarier. Je l'aime.

MISIA CAYETANA. — Raison de plus. Il faut y voir clair pour lui. Il va dans la vie, entouré d'un brouillard d'innocence ; il n'en sait pas plus qu'un nouveau-né qui attend les événements, nu sous une porte cochère.

DESPOSORIA. — J'ai confiance en lui.

MISIA CAYETANA. — Moi aussi, mais ce n'est pas une raison pour laisser l'incendie gagner toute la maison. Je voulais encore vous dire quelque chose. Vous n'êtes pas assez coquette, mon excellente Desposoria. Mettez-vous donc une fleur naturelle dans les cheveux.

Elle lui en met une qu'elle prend dans un vase.

DESPOSORIA. — Oh ! ça ne se porte plus depuis longtemps.

MISIA CAYETANA. — Mais c'est très piquant.

DESPOSORIA. — Ce n'est pas cette pauvre petite fleur qui arrangera les choses.

MISIA CAYETANA, *Desposoria veut enlever la fleur de ses cheveux.* — Au nom des saintes lois du désir dans le mariage, je vous défends de l'enlever.

DESPOSORIA. — Ah ! il s'agit bien de fleurs ! Savez-vous ce que je lui ai entendu dire ce matin, alors qu'il se croyait tout seul ? « Je me tuerai, je me tuerai ! »

MISIA CAYETANA. — Alors qu'attendez-vous pour enlever tous ces pistolets qui traînent comme une invitation au suicide ?

DESPOSORIA. — Mais il va se fâcher si l'on y touche.

MISIA CAYETANA. — Et vous croyez qu'il ne vaut pas mieux le voir fâché que mort ? Passez-les-moi que je les cache !

DESPOSORIA. — C'est affreux ! Attention ! Il y en a peut-être de chargés. *(Misia Cayetana ramasse les armes.)* Faut-il laisser les épées ?

MISIA CAYETANA. — Oh ! les épées, c'est tout de même moins dangereux.

DESPOSORIA. — Et qu'est-ce que nous allons lui dire s'il s'aperçoit de la disparition de ses armes ?

Les femmes sortent, emportant les armes.

SCÈNE V

MARCELLE, BIGUA,
dans la chambre de Marcelle.

MARCELLE, *voyant Bigua.* — Peut-on savoir ce que vous faites là dans ma chambre ? Et qu'est-ce que cette tumeur que vous avez sur le côté ?

BIGUA. — Quelle tumeur ?

MARCELLE. — Là ! *(Elle montre la poche de Bigua gonflée par la peau de chamois, elle la retire de la poche.)* Vous faites le valet de chambre, maintenant ?

BIGUA. — Marcelle, laissons cela.

MARCELLE. — J'ai réussi à vous faire enlever votre chapeau dans l'appartement, mais si c'est pour mettre une peau de chamois dans votre poche... Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faisiez dans ma chambre.

BIGUA. — J'étais avec le serrurier. Tenez !

Il montre la serrure à la porte du couloir.

MARCELLE. — Mais pourquoi ne l'avoir pas mise à la porte qui donne sur la chambre de Justin ?

BIGUA. — Marcelle, vous allez coucher ce soir dans la chambre d'amis.

MARCELLE. — Je ne quitterai pas ma chambre. Est-ce que je ne suis pas assez grande pour me défendre toute seule ? Je n'ai peur ni de Justin ni de personne.

BIGUA. — Nous allons tout de même pousser tout de suite ce meuble contre la porte de Justin.

MARCELLE, *très amusée, pousse un meuble avec Bigua.* — Parfait ! J'adore faire le déménageur avec vous, c'est tout ce qu'il y a de plus amusant.

Elle rit.

BIGUA. — Mais ne riez donc pas, Marcelle, c'est très sérieux. Et il n'y a rien de plus réconfortant que ce que nous faisons en ce moment. Et nous allons laisser la lampe dessus et tous ses bibelots. Si jamais on poussait la porte, ça ferait plus de bruit en tombant que toute une meute de chiens aboyeurs et ça réveillerait tout l'immeuble.

Bigua s'éloigne de quelques pas.

MARCELLE. — Là ! Vous voilà tranquille. Vous allez pouvoir dormir sur toutes vos oreilles. *(Mettant ses mains en porte-voix :)* Dites donc, pourquoi ne me regardez-vous jamais quand je vous parle ? Suis-je donc si affreuse ? Ai-je un œil rouge et l'autre violet ?

BIGUA. — Ah ! Plût au ciel qu'il en fût ainsi.

MARCELLE. — N'avez-vous donc une bouche que pour vous taire ? *(Tendrement :)* Ecoutez, monsieur Bigua, je commence à sentir pour vous une affection qui n'est pas banale, je vous assure.

BIGUA. — Oh ! de l'affection, tant que vous voudrez ! Il n'y a pas d'empêchement.

MARCELLE. — Mais c'est une affection extraordinaire !, *(Elle lui montre une photo :)* Tenez, connaissez-vous cette personne ?

BIGUA. — Pas du tout.

MARCELLE. — C'est ma mère. Eh bien, vous êtes le seul être ici à qui j'ai montré cette photo. C'est du temps où j'étais petite. Quelle beauté ! Elle était rudement mieux que moi.

BIGUA. — Ah ! Non.

MARCELLE. — Je ne lui ressemble pas ?

BIGUA. — Pas du tout. Oh ! mais pas du tout.

MARCELLE, *tendre.* — Ma pauvre maman, si faible et si folle que... vous en avez les larmes aux yeux, monsieur Bigua.

BIGUA. — Je ne suis qu'un vieux fou pour vous servir.

MARCELLE. — Eh bien, si vous êtes fou, je dis : vive la folie ! Savez-vous que je commence enfin à me sentir chez moi ici ? Vous me mettez tout à fait à l'aise tant vous êtes mal à l'aise vous-même, dans votre propre foyer. Vous êtes entouré d'une coquille, d'une carapace qui vous empêche d'être vous-même et qu'il faudrait briser.

BIGUA. — Dieu, que vous êtes une petite Française intelligente !

MARCELLE. — Cette carapace, nous la briserons ensemble.

BIGUA. — Oh ! il vaudrait peut-être mieux que nous fassions ce travail séparément.

MARCELLE. — Il faudrait quelque chose de beau, de grandiose dans votre vie.

BIGUA. — Oui, certes !

MARCELLE. — Allez, vous aurez beau faire, vous n'aimez que moi au monde. Et moi aussi, je vous aime.

BIGUA. — Marcelle, il ne peut pas être question de ça.

MARCELLE, *avec une certaine irritation.* — Comment, vous n'avez pas craint de m'admirer pendant tout le dîner, devant votre femme, votre mère et les enfants et maintenant que nous sommes seuls et tranquilles vous restez là, plus immobile et plus muet que la grande pyramide d'Egypte.

BIGUA. — Je ne pense qu'à vous. Pour l'instant je ne puis vous en dire davantage.

MARCELLE, *enthousiaste.* — Et nous triompherons !

BIGUA, *atterré.* — Je ne pense qu'à vous. *(Un temps.)* Hélas !

Il dit ce dernier mot en poussant un profond soupir et en quittant la pièce. Il regagne sa chambre, où nous le voyons aller et venir pendant que la scène suivante se déroule dans la chambre de Marcelle.

SCÈNE VI

MARCELLE, JUSTIN

Justin entre par la porte du couloir. Il frappe à la porte.

MARCELLE. — Entrez !

JUSTIN. — Ce n'est que moi !

MARCELLE. — On ne vous a pas encore mis à la porte, vous !

JUSTIN. — Oh ! ils m'y ont déjà mis tant de fois que je n'y fais plus attention. Je guettais la sortie du vieux. Mais il fait de grands progrès ! Il vient maintenant te relancer dans ta chambre !

MARCELLE. — Est-ce que ça vous regarde ?

JUSTIN, *examinant la porte.* — Et il a fait mettre une serrure à la porte du couloir, il a peur de lui-

même. Tu sais, cette nuit, si tu as besoin de renfort pour repousser un assaut, tu n'as qu'à frapper à ma cloison, j'ai le sommeil léger et je ne serais pas fâché de lui donner une leçon de savoir-vivre à ce singe.

MARCELLE. — Imbécile ! Vous pouvez dormir sans crainte.

JUSTIN. — Si tu crois que l'on peut dormir quand on est ton voisin de chambre !

MARCELLE. — Allez-vous-en. Vous n'avez rien à faire ici.

JUSTIN. — Je veux bien te dire bonsoir, mais il faut m'embrasser.

MARCELLE. — Non !

JUSTIN. — Si !

Il l'embrasse de force.

MARCELLE. — Laissez-moi donc, vous m'étouffez.

JUSTIN. — A tout à l'heure.

MARCELLE. — A demain.

JUSTIN. — Non, quand je dis à tout à l'heure, ça veut dire à tout à l'heure. Tiens, regarde la clef !

MARCELLE.— Eh bien, regardez un peu ce meuble, vantard ! Et il n'y a pas que le meuble ; essayez donc un peu d'entrer dans ma chambre. Ce ne sont pas les armes qui manquent dans l'appartement ! *(Justin salue, sort.)* Ce qu'il est tenace, celui-là ! Comme si ça servait à quelque chose. *(Justin revient, des fleurs à la main.)* Oh ! c'est encore vous ?

JUSTIN. — Tiens ! chérie, je venais te demander pardon. Oui, j'ai été trop direct tout à l'heure. J'aurais mieux fait de te donner ces fleurs que j'avais achetées pour toi !

MARCELLE. — Ce sont celles de la salle à manger. Elles sentent le poisson que nous avons mangé ce soir.

JUSTIN. — Oh ! tu vas les offenser, les pauvres ! *(Il les sent avec délice.)* Et puis les fleuristes sont fermés à cette heure-ci et la salle à manger était ouverte. Sont-elles moins belles parce qu'elles en viennent ? Alors, tu ne me trouves pas touchant avec mes roses ?

MARCELLE. — Justin, il faut vous en aller, il est très tard.

JUSTIN. — Jamais trop tard pour des roses. Il y a sûrement un proverbe à ce sujet... Oui, j'ai été un peu brutal tout à l'heure. Que veux-tu, je suis jeune, moi, et je t'aime.

MARCELLE. — Mais vous êtes incapable d'aimer, vous ne savez même pas ce que c'est.

JUSTIN, *s'approchant et la regardant de tout près.* — Parce que je ne fais pas une salade de l'amour et de la paternité ? Parce que je ne m'approche pas de toi pour te renifler à la faveur de la philanthropie ? Je ne suis pas un original, moi ! Ça ne m'empêche pas d'avoir du cœur. Il n'en a pas le monopole, l'autre. Sais-tu que j'ai un portrait de femme dans mon portefeuille. Et que ce n'est pas le tien. Ah ! ça t'intrigue tout de même. C'est le portrait de ma mère. Oui, nous avons cela de commun tous les deux que nous n'avons pas beaucoup de chance avec notre mère.

MARCELLE. — Allons, ouste, Justin, filez !

JUSTIN. — Mais puisque le ramphastidé ne se permettra jamais d'autre femme que sa machine à coudre.

MARCELLE. — Imbécile ! Allez-vous-en, ou je crie !

Justin sort.

SCÈNE VII

MISIA CAYETANA, DESPOSORIA, BIGUA

Dans la chambre de Bigua. Misia Cayetana et Desposoria viennent l'y retrouver.

MISIA CAYETANA, *embrasse son fils avec une particulière tendresse.* — Mon cher fils, je suis bien heureuse de te revoir !

BIGUA. — Mais je n'étais pas en voyage.

MISIA CAYETANA. — Écoute, Philémon, nous voulons de toute notre âme, Desposoria et moi, que tu sois heureux, heureux à tout jamais.

BIGUA, *un peu agacé.* — Et qui en doute ?

MISIA CAYETANA. — Laisse-toi porter par notre affection et ferme les yeux, nous y verrons pour toi. Attends un peu, tu as le veston tout blanc. Ce n'est pas étonnant. Tu faisais le valet de chambre tout à l'heure dans je ne sais quelle pièce. Il n'y a pas de brosse par là ? *(Misia Cayetana prend une brosse et brosse la manche de Bigua tout en parlant pendant que, munie d'une autre brosse, Desposoria le brosse de l'autre côté.)* Ah ! Philémon, nous allons vaincre pour toi ! Tu n'auras aucun effort à faire.

BIGUA. — Mais je ne vous demande rien, absolument rien.

MISIA CAYETANA, *continuant à brosser son fils.* — Et si nous voulons te donner ta part de tendre affection et d'amour maternel et de prévoyance conjugale ? J'ai beaucoup réfléchi à la situation.

BIGUA. — Quelle situation ?

MISIA CAYETANA, *même jeu.* — Ta femme, dans la science de son cœur vertueux, a fait de même. Nous pensons à la paix des cœurs autour de la table familiale.

BIGUA. — Mais cessez donc de me brosser sur toute ma longueur, sur toute ma largeur, sur toute ma profondeur ! Vous me martyrisez.

MISIA CAYETANA. — Tu ne nous empêcheras pas, mon cher fils, de faire tout notre devoir. Écoute, pour que la situation soit luisante d'honnêteté, Marcelle quittera l'appartement dès demain.

BIGUA, *contenant sa colère.* — C'est donc toi qui prends les décisions ici ? Comment ! Marcelle nous quitterait alors que nous avons pris l'engagement d'honneur de l'élever chez nous ?

MISIA CAYETANA. — Prends garde de mal le comprendre, l'honneur, mon grand. Il serait inadmissible que, voulant élever cette fille, tu t'intéresses à elle au point de... Allons donc !

BIGUA. — Et moi je dis que nous devons élever Marcelle, nous l'avons promis à son père, elle ne partira pas d'ici.

MISIA CAYETANA. — Mon fils, tu ne trahiras pas les tiens, ni toi-même.

BIGUA. — Il ne s'agit pas de trahison, mais de tout autre chose, d'une grande chose !

MISIA CAYETANA. — Appelle-le comme tu voudras, ce ne sera ni grand, ni beau, ni joli. Sois tranquille, je ferai ce qu'il faut pour que cette jeune fille ne soit pas malheureuse.

BIGUA. — Qu'est-ce que tu entends par là ?

MISIA CAYETANA. — Oh ! Tu me comprends parfaitement, tu es le véritable saint de la famille. Tu l'es sans le savoir, comme tous les saints.

BIGUA. — Et si je ne veux pas être un saint, moi !

MISIA CAYETANA. — Ne proteste donc pas, ce n'est pas dans ta nature et vois combien ta femme est belle et digne de tes attentions. Regarde-la donc, grand distrait. Admire comme elle est vraie ! Le reste n'est que feu follet et fumerolle au gré du vent. Je vous laisse.

Elle sort. Bigua s'approche de Desposoria et observe un instant la fleur sur ses cheveux.

BIGUA, *de plus en plus énervé.* — Et, d'abord, commence par enlever cette fleur que tu as mise dans tes cheveux. Tu as l'air d'une femme de mauvaise vie.

DESPOSORIA. — C'est ta mère qui me l'a piquée là.

BIGUA. — Vas-tu la laisser faire de l'horticulture sur ta tête ? *(Desposoria enlève la fleur.)* Vous ne me connaissez pas toutes les deux, attendez un peu.

DESPOSORIA. — Attention, mon pauvre ami, je sens la colère et l'injustice qui te montent à la tête ! Je ne t'avais jamais vu ce visage. Tu es méconnaissable.

BIGUA. — C'est votre faute. Vous m'empêchez de respirer toutes les deux avec votre honnêteté si voyante qui me saute à la figure. Et pourquoi ne lui disais-tu rien, toi, à ma mère ? Tu la laissais parler, brosser, parler. Et vous me brossiez toutes les deux comme si vous vouliez m'effacer de la liste des vivants. Tous ces chuchotis dans l'embrasure des fenêtres, ces conciliabules derrière les portes, ces prières en commun, ce redoublement d'infusions et de caresses calculées, cette conjuration contre moi. Est-ce que je ne puis pas me conduire tout seul dans la vie ? Suis-je si faible que j'aie besoin d'un tuteur ? *(Eclatant :)* Tuteur ! Tuteur ! Quand je pense que je suis le tuteur de Marcelle et que vous voulez la mettre à la porte sans me consulter !

DESPOSORIA. — Mais, mon petit, je te jure que je ne suis pour rien dans cette décision.

BIGUA. — Tu n'y es pour rien, mais tu l'approuves ! Et vous m'invitez toutes les deux à me réjouir de tout cœur ! Vous me placez devant ma propre fosse et vous me demandez de la trouver confortable !

DESPOSORIA. — Comment peux-tu me parler ainsi ? Je ne te reconnais plus.

BIGUA. — Vous oubliez qui commande ici. Et vous voulez la mettre à la porte ! Que je laisse partir de chez moi tout ce qu'il y a de frais et d'heureux dans ma vie ! Ah ! bien non, non et non ! Oui, je te le dis en pleine figure. Et n'ouvre pas ainsi la bouche de stupéfaction. Allons, va-t'en, tu me mets hors de moi, grenouille ! *(Desposoria recule, horrifiée, et sort. Bigua s'adressant d'abord à la porte par où Desposoria est sortie puis au public :)* Je te hais ! Je te hais pour tout ce que tu sais de moi, oui, pour ta façon d'être la même du matin au soir, ta façon de marcher, de mettre ton chapeau, ta façon de t'asseoir ou de ne pas t'asseoir, ou bien de te rasseoir et de te relever comme si rien n'était, ta façon de manger, de prendre la cuiller à café, la cuiller à potage, la fourchette à poisson, le couteau au fromage, de tremper les doigts dans le rince-bouche, ta façon de dire : « Ah ! aujourd'hui, j'ai beaucoup marché, je me couche avec plaisir. *(Desposoria reparaît, bouche bée, puis disparaît à nouveau.)* Je te hais pour ta satisfaction quand on sert du poulet à table, car tu adores le poulet, grenouille ! Pour tout, pour tout ! Je te déteste dans toute ta triste féminité et je déteste aussi toutes les espionnes familiales qui farfouillent dans nos secrets les plus profonds, les mères et les épouses, les épouses et les mères, avec leurs affreuses jupes qu'elles poussent dans la vie et dans les appartements, pour ce besoin qu'elles ont d'intervenir dans la misérable existence des hommes et de les obliger à faire ce qu'elles veulent, ce qu'elles couvent, ces poules de malheur ! Me priver de Marcelle ! Ah ! non, non et non !

SCÈNE VIII

MARCELLE, BIGUA

MARCELLE, *dans sa chambre.* — Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il raconte tout seul, mon chéri ? Quel est ce brouhaha à travers la cloison ? C'est bizarre il n'a qu'à se montrer pour que je me mette à trembler. Si ça ne se voit pas, c'est que la misère m'a appris à garder mon tremblement pour moi seule et à ne pas en faire hommage au monde entier.

BIGUA, *s'adressant à la cloison.* — La sentir là, tout près, c'est ma vie et c'est ma mort. Elle se coiffe, lit, lève un bras, elle avance un pied, elle tourne la tête. Je l'aime. Elle chemine dans l'appartement, elle se regarde dans une glace, elle mange à table, elle dort dans une chambre bleue et grise. C'est sa vie. Je l'aime. Sa petite blouse est légère. Son avenir y est contenu. Le mien aussi. Oui, c'est là qu'il a été se fourrer. Je vais éteindre. L'obscurité favorise le calme. *(Il éteint, s'allonge sur un divan.)* Non, il vaut mieux que je rallume. Dans le noir je perds le sentiment des responsabilités. *(Il rallume.)* Ah ! je ne puis supporter ni la grande lumière ni les ténèbres. Dans ce cas, on allume une lampe de poche et on regarde le portrait de son père à elle, il n'y a rien de plus calmant. Ça vaut bien quatre mille tasses de tilleul. *(Il prend une grande photographie d'Herbin.)* Noble visage de père, Herbin, prote très estimé, à cause des rides verticales de votre front, à cause de votre grande courtoisie, je ne veux pas tromper votre confiance. Mais voyez où j'en suis, je mords et remords mon oreiller, j'ai déchiré la taie, je crache des plumes. Est-ce que ça peut vraiment continuer ainsi ? Mais puisque j'ai voulu la lui rendre, sa fille, et qu'il m'a demandé de la garder.

MARCELLE, *dans sa chambre.* — Justin est plus jeune, il n'y va pas par quatre chemins, mais

l'autre, comme il m'attire avec ses scrupules de sauvage ! Il faut que je traverse des mers pour arriver jusqu'à lui. Allons au bout du monde. Je suis envahie par une obscurité très douce, comme si l'on m'avait bandé les yeux avec un foulard de soie. Je suis sans résistance, je me sens devenir somnambule. Mon corps m'a échappé. Je vais à sa rencontre.

Elle sort, on la voit reparaître dans la chambre de Bigua comme une illumination alors que tout le reste est noir dans la pièce.

BIGUA, *voyant entrer Marcelle.* — Ça y est. Je deviens fou. Ça devait arriver : je la vois dans ma chambre. Ah ! vision chérie, je sais bien que ce n'est là qu'une image lumineuse, une image infiniment précieuse de vous-même.

MARCELLE. — C'est moi, Marcelle, qui suis venue vous demander un livre pour la nuit.

BIGUA. — Et moi, je vous dis que vous n'êtes qu'une image. Vous allez vous briser d'un instant à l'autre et jamais je ne saurai recoller tous ces lumineux petits morceaux.

MARCELLE. — Je suis moins fragile que vous ne pensez. Si je viens du fond de votre rêve, je viens aussi du fond du mien.

BIGUA. — Si j'allumais le lustre afin d'y voir plus clair ?

MARCELLE. — Quel besoin d'y voir clair ?

BIGUA. — Je voudrais être sûr...

MARCELLE. — Quel besoin d'être sûr ?

BIGUA, *se décidant tout d'un coup et, avec enthousiasme, la tenant par les bras.* — Marcelle. Ma petite Marcelle. Nous avons lutté comme des lions, mais maintenant nous cédons sur toute la ligne, comme des agneaux sans mère. *(Il la prend dans ses bras et l'embrasse plusieurs fois de suite.)* Vous m'avez marqué au fer rouge comme un taureau des pampas. On voulait vous chasser d'ici. Eh bien, nous partirons ensemble. Demain à l'aube nous aurons quitté cette maison. Mais il ne faut pas rester là. Je vous rejoins dans quelques instants chez vous, dès que tout le monde sera couché.

MARCELLE. — Frappez trois petits coups et j'ouvrirai, mon chéri.

BIGUA. — Je frapperai en toussotant pour que vous me reconnaissiez bien. Je vais vous dire tout de suite à quelle heure je pourrai me rendre dans votre chambre. Ma mère s'endort vers minuit et demi jusqu'à 6 heures du matin. Ma femme s'endort tout de suite mais se réveille à 2 heures du matin et reste éveillée une demi-heure. Pepa Pepa, elle, dormirait d'un trait toute la nuit si Antoine ne la réveillait pas un instant vers 3 heures. Mais c'est vite fait.

MARCELLE. — Peu importe, je vous attendrai.

BIGUA. — Pour ce qui est de Narciso, qu'il se réveille ou non, ça n'a pas d'importance, il sera muet. Donc, il faut que j'aille dans votre chambre avant minuit quarante, ou après 2 heures du matin, oui, je dis bien, après 2 heures du matin.

MARCELLE. — C'est cela même, chéri.

BIGUA. — Disons minuit 45 pour une heure et 2 heures pour une heure 45, afin de laisser une petite marge pour l'imprévu.

MARCELLE. — Je vous attendrai la nuit s'il le faut.

BIGUA. — Et il ne faudra pas faire le moindre bruit. Si Antoine se réveille en sursaut il criera et réveillera les enfants du quartier et ils se répondront dans la nuit comme des coqs dans la campagne. Oh ! Marcelle, ma Francesita ! Dans une heure je serai auprès de vous.

MARCELLE. — Je vous attendrai contre la porte, comme si c'était déjà un peu vous. *(Légèrement inquiète :)* Mais vous viendrez, n'est-ce pas, vous viendrez ?

BIGUA. — Mais je suis heureux comme un poulain qui vient de naître dans la plaine et voit enfin le soleil de la liberté. Comptez sur moi. A tout à l'heure, Marcelle, ma bien-aimée.

MARCELLE. — A tout à l'heure, chéri.

Elle regagne sa chambre.

BIGUA, *seul, il va vers son secrétaire et commence à écrire.* — « Ma mère chérie, ma chère femme... » *(Cessant d'écrire :)* Dans quelle tenue vais-je y aller ? Pas de chapeau, là ! Pas de robe de chambre non plus ! Il faut du nouveau dans ma toilette. Et si j'y allais en habit ? Et si l'on me rencontrait en habit dans le couloir ! Non, pas d'habit. Dommage que ce soit si près, j'aurais pu y aller à cheval. Mais soyons raisonnable. *(Il se met à écrire.)* « Un sentiment plus fort que la vie et dont je ne suis pas le maître...» Qu'est-ce que j'ai comme pyjama ? Tout de même le moment des grandes décisions, des grandes décisions... Je n'irai pas, je n'irai pas, je n'irai pas... Je suis son père...

Il écrit un mot et le glisse sous la porte de Marcelle après avoir tapé trois coups en toussotant. Marcelle lit la lettre et fond en larmes.

MARCELLE. — Il y a de quoi devenir folle.

BIGUA. — Je suis un parfait honnête homme. Je me dégoûte complètement. *(Il s'étend sur son divan et éteint. A ce moment on entend un grand bruit dans la chambre de Marcelle : un meuble tombe. Bigua allume.)* Qu'est-ce que c'est ? *(Il bondit de son divan.)* On dirait que ça vient de par là. C'est Justin qui vient de renverser le petit meuble dans la chambre de Marcelle. Elle va crier ! Elle va hurler ! Mais non ! Elle est bien trop contente ! Le monde entier fait l'amour et moi je reste dans ma chambre ligotté par mes scrupules. *(Il ouvre un tiroir puis se tourne du côté du mur où se trouvaient les panoplies.)* On a décroché les pistolets, mais il y a d'autres façons d'en finir, Madame ma mère et Madame ma femme ! Et si vous avez une hypothèque sur ma vie, vous n'en avez pas une sur ma mort. Et maintenant un mot pour ma femme. J'avais commencé une lettre tout à l'heure. « Un sentiment plus fort que la vie... » Ça peut rester. J'ajouterai un petit mot seulement. *(Il écrit quelques mots et ferme l'enveloppe.)* Voilà, ça n'a rien de brutal et ça s'insinue peu à peu dans les veines. *(Il met l'enveloppe sur un meuble.)* Et maintenant, adieu Paris, capitale de la France !

Il sort.

LA VOIX DE BIGUA, *on l'entend un peu assourdie.*

— Cordon, s'il vous plaît ! *(Un silence.)* Cordon, s'il vous plaît ! *(Un silence.)* La porte, s'il vous plaît ! *(Un silence.)* Ah ! ce n'est pas facile de sortir de la vie. Cordon, s'il vous plaît ! Elle est lente à s'ouvrir, la porte de la mort ! Cordon, s'il vous plaît !

On entend la porte qui se ferme. Peu à peu le jour se lève. La scène reste vide un instant.

SCÈNE IX

NARCISO, DESPOSORIA, MISIA CAYETANA

NARCISO, *entre tout en parlant à Desposoria.* — La concierge l'a entendu demander le cordon à 2 heures du matin.

DESPOSORIA. — C'est vrai qu'il n'est pas dans sa chambre.

MISIA CAYETANA, *à Narciso.* — Et vous ne savez rien d'autre ?

NARCISO. — Non, ma pauvre dame.

MISIA CAYETANA. — Retirez-vous. *(Il sort. A Desposoria :)* Est-ce que vous n'avez pas entendu un bruit très fort cette nuit, comme un meuble qui tombait ?

DESPOSORIA. — J'ai cru que cela se passait au fond de mon cauchemar.

MISIA CAYETANA. — Et moi, je m'imaginais qu'un des enfants, en se levant la nuit, avait fait tomber quelque chose avant d'atteindre le commutateur. Ah ! on devrait toujours aller voir. Et vous n'avez pas d'idée sur l'origine de ce bruit ?

DESPOSORIA, *se prenant la tête dans les mains.* — J'ai peur de mon idée.

MISIA CAYETANA. — N'ayez pas peur. Nous avons déjà perdu assez de temps, Desposoria.

DESPOSORIA. — Ah ! señora, je crois que ce bruit venait de la chambre de Marcelle.

MISIA CAYETANA. — Alors vous pensez que mon fils infortuné est allé la rejoindre ?

DESPOSORIA. — J'en ai peur, Misia Cayetana, je cherche...

MISIA CAYETANA. — Mon pauvre fils, il était fou ; après quoi, pris de remords...

DESPOSORIA. — Ah ! il ne suffisait pas d'enlever tous les pistolets. C'est son idée de mourir qu'il aurait fallu lui arracher de sa pauvre tête malheureuse.

MISIA CAYETANA. — Calmez-vous, ma bonne Desposoria. Je cours m'habiller. Je reviens tout de suite.

DESPOSORIA, *allume des bougies auprès d'une image de la Vierge. — Ave Maria Purissima ! Ave Maria Purissima ! (Et tout en allumant :)* La première, pour qu'il revienne ; la seconde pour qu'il soit en bonne santé ; la troisième pour qu'il revienne, qu'il revienne ! *(Appelant :)* Marcelle ! Marcelle !

SCÈNE X

DESPOSORIA, MARCELLE

MARCELLE, *survenant.* — Qu'y a-t-il, madame ? Que se passe-t-il ?

DESPOSORIA. — Marcelle, je vous supplie de me dire tout ce qui pourrait nous permettre de retrouver mon mari. Parlez librement, je ne pense qu'à une chose, je vous le jure, *le retrouver.* Tout le reste ne compte plus pour moi.

MARCELLE. — Mais, madame, je ne comprends rien à cette disparition. Non, je ne peux pas croire qu'un malheur soit arrivé.

DESPOSORIA. — Ne vous a-t-il pas laissé deviner la vérité, lui qui cachait si mal sa pensée ?

MARCELLE. — Si je savais quelque chose, je vous le dirais. J'ai pour votre mari beaucoup, beaucoup d'estime, une espèce de grande sympathie mêlée de gratitude et de respect.

DESPOSORIA. — Oh ! du respect, parlons-en, ma petite. Je vous ai vue entrer cette nuit dans sa chambre. Ne niez pas, j'étais à l'autre bout du couloir.

MARCELLE. — Alors, c'est parce que j'ai passé deux minutes dans sa chambre pour lui demander un livre que votre mari a disparu !

DESPOSORIA. — Marcelle, je n'ai pas l'intention de vous faire de reproches. Je vous supplie de me dire tout ce qui pourrait me mettre sur une piste. A quelle heure est-il sorti de votre chambre ?

MARCELLE. — Mais, enfin, il n'est pas venu dans ma chambre, je vous le jure.

DESPOSORIA. — Et ce grand bruit que ma mère et moi avons entendu, ce meuble qui tombait ?

MARCELLE. — Votre mari n'y est pour rien. Est-ce que j'ai l'air de mentir ? Quelle idée faut-il que vous ayez de moi pour douter de ma parole en ce moment ! Si vous saviez comme je suis consternée de ce qui arrive. *(Elle fond en larmes.)* Votre mari, lui si bon, si affectueux ! *(Se ressaisissant :)* Mais enfin, il n'y a peut-être pas lieu de s'inquiéter ainsi. Est-ce qu'il ne souffre pas quelques fois d'insomnies ? N'est-il pas sorti tout simplement faire un tour dans la nuit pour tâcher de retrouver le sommeil ?

DESPOSORIA. — Marcelle, vous me donnez un peu d'espoir et je vous en remercie. Et puis, s'il avait voulu perpétrer quelque chose de grave, d'affreux contre lui-même, il m'aurait laissé un mot ; or, je ne vois rien. *(Elle regarde çà et là.)* Mais là, sur le petit meuble, n'est-ce pas une enveloppe ?

MARCELLE. — Il n'y a même pas de nom dessus. Ce doit être Antoine qui a mis ça là. C'est une chose sans importance. Quelque prospectus, peut-être.

DESPOSORIA. — Tout de même l'enveloppe est fermée. C'est étrange ! *(Tremblante, elle essaie en vain de décacheter l'enveloppe.)* Je suis si nerveuse que je ne parviens pas à l'ouvrir.

MARCELLE. — Voulez-vous me permettre ? *(Desposoria lui tend l'enveloppe. Marcelle, très émue aussi, ne parvient pas à l'ouvrir et donne l'enveloppe à Desposoria.)* Oh ! pardonnez-moi, j'ai toujours été d'une maladresse invraisemblable.

DESPOSORIA, *elle veut ouvrir l'enveloppe en vain, elle aussi.* — Oh ! je n'y arrive pas non plus ! *(Puis se ressaisissant, elle la décachète et lit :)* « Un sentiment plus fort que la vie, ce n'est *la faute de personne.* » C'est tout. Mais c'est son écriture. Ah ! mon Dieu ! Marcelle, laissez-moi, j'ai besoin d'être seule, je me sens si nerveuse. Mon

pauvre compagnon a déteint sur moi avant de disparaître.

Sonnerie du téléphone. Marcelle court à l'appareil.

MARCELLE. — « Oui, c'est chez madame Bigua. *(Un silence.)* Il va très bien, très bien. »

DESPOSORIA. — Mais qui est à l'appareil ?

MARCELLE. — La préfecture de police.

DESPOSORIA. — Mais pourquoi la préfecture ?

MARCELLE. — Un petit accident. Il est sauvé, il arrive. Le médecin dit qu'il a absolument besoin de calme. C'est tout ce qu'ils ont dit. Ils ont raccroché.

DESPOSORIA. — Marcelle, il ne faut pas qu'il vous voie quand il viendra.

MARCELLE. — Bien, madame.

Elle sort et revient aussitôt.

DESPOSORIA, *appelant.* — Pepa Pepa ! Dépêchez-vous de préparer le lit de Monsieur.

MARCELLE. — On ramène le colonel. Je vous laisse.

Elle disparaît.

SCÈNE XI

Entre Bigua, tragique et grotesque, enveloppé d'une couverture, les jambes nues. Il est soutenu par son sauveteur qui ne le lâchera pas dans toutes ses allées et venues durant la scène. Sur une commode, devant la statue de la Vierge, il voit les quatre bougies allumées.

BIGUA, *tragique.* — Qui est mort ici pour qu'on allume des cierges ?

DESPOSORIA. — Personne n'est mort, Philémon. Tu le sais bien. Nul n'est malade grâce à Dieu.

BIGUA. — Alors il faut éteindre immédiatement tout cela. *(Il souffle très fort et éteint une à une les quatre bougies. Despesoria veut lui prendre un pantalon tout mouillé et chiffonné qu'il tient réduit en boule à la main.)* Non, laisse-moi, cela m'appartient en propre. C'est un souvenir de l'autre monde dont on m'a arraché de force. Tu veux savoir ce qui est arrivé ? Tu veux le savoir ?

DESPOSORIA. — Mais, mon chéri, calme-toi, couche-toi, je ne te demande rien.

BIGUA. — Si, si, tu brûles toute de curiosité, aussi vrai que je suis moi-même infiniment mouillé d'eau de Seine.

DESPOSORIA. — Tu es là, cela me suffit.

BIGUA. — Et si je veux te le dire, moi, ce qui est arrivé !

DESPOSORIA. — Je ne te demande rien, mon ami.

BIGUA. — Et si je veux te le dire, moi, que la mort vient de me tourner dans tous les sens et de me renifler, de me truffer ! Et si je veux t'en parler de cette Marcelle !

DESPOSORIA. — Mais parle, mon ami, parle.

BIGUA. — Et si je ne veux pas t'en parler, moi !

DESPOSORIA. — Fais à ton idée. Mais surtout, repose-toi.

BIGUA, *au Sauveteur qui lui tient le bras.* — Et vous, qui êtes-vous qui me serrez le bras si fort ?

LE SAUVETEUR. — Je suis votre sauveteur.

BIGUA. — Alors, parce que vous m'avez sauvé la vie vous ne me lâcherez plus jamais le bras ? Est-ce que je vous demandais quelque chose, moi ?

LE SAUVETEUR. — Mais enfin, j'aurais pu attraper du mal à me jeter dans l'eau glacée.

BIGUA. — C'est vrai. Et vous avez toute ma gratitude, puisqu'il faut l'appeler ainsi. Desposoria, donne-lui de l'argent pour sa peine. Il m'a tiré d'affaire, comme on dit, c'est mon sauveteur, ne l'oublions pas. Revenez me voir quand vous voudrez. Voilà la clef de la maison.

Le Sauveteur ne la prend pas.

LE SAUVETEUR. — Oh ! monsieur, je n'en demande pas tant !

BIGUA, *embrassant son Sauveteur, il dit ce qui suit au public, par-dessus l'épaule de cet homme.* — Il faut absolument que je vous embrasse pour être en paix avec ma conscience. Oh ! ce qu'on peut être mal installé dans la peau humaine. Est-il rien de plus faussement confortable, de plus barbelé à l'intérieur que la peau d'un homme ! J'ai essayé de me débarrasser de la mienne. On ne l'a pas voulu, on me l'a séchée, brossée, frottée au gant de crin et généreusement restituée encore plus inconfortable qu'avant. Notre confrère le serpent est plus heureux : quand il se débarrasse de sa peau personne n'essaie de la lui refiler.

Desposoria revient avec de l'argent qu'elle remet au Sauveteur. Bigua le tient toujours embrassé et le Sauveteur prend l'argent par-dessus l'épaule du Colonel.

LE SAUVETEUR, *bas, à Desposoria.* — Le médecin a dit qu'il y aurait encore un peu de délire, mais que ça ne tirait pas à conséquence. Vous comprenez, comme il ne voulait pas sortir de l'eau, il a fallu lui donner un coup de rame sur la tête. Alors, dame ! Mais demain il sera rétabli et pourra reprendre ses occupations. Au revoir, madame, avec tous mes remerciements. Au revoir, monsieur.

Il se sépare de Bigua.

BIGUA. — Au revoir, mon bienfaiteur.

LE SAUVETEUR, *tâte l'argent dans sa poche avec discrétion.* — Mais c'est à vous qu'il faut dire ça !

Il sort au moment où entre Misia Cayetana.

BIGUA, *à sa mère.* — Alors, tu viens aux nouvelles, toi aussi ? *(Misia Cayetana se jette dans les bras de Bigua. Celui-ci la repousse.)* Ce n'est pas encore le temps des embrassades et des accolades ni des petites tapes dans les dos retrouvés. J'ai quelque chose à te montrer. *(Il déplie son pantalon et le tient par en haut :)* Connais-tu ce pantalon qui est mal sorti de sa torpeur ?

MISIA CAYETANA. — Mon fils, mon pauvre fils !

BIGUA. — Le trouves-tu assez chuchotant, assez parlant, assez gênant, assez répugnant ? Le trouves-tu assez chiffonné ? Que dis-tu de son argumentation ? Que dis-tu de cette humidité ? Ne vient-elle pas de l'autre monde ? Mère, que dis-tu de cette pièce de drap, pardon, de cette pièce à conviction, de ce pantalon de suicidé ? Ne serait-ce pas à ton

bienheureux fils Philémon qu'il appartient en propre ? Mais peut-être le préfères-tu ainsi quand je le tiens par le bas ? A-t-il l'air assez ahuri de se trouver sur cette vieille surface de la terre où tout est si bien organisé pour le sauvetage et les joies de la famille ?

MISIA CAYETANA. — Mon fils, de grâce, un peu de pitié ! Que t'ai-je donc fait ?

BIGUA. — Mère, n'as-tu pas à rougir d'avoir mis au monde un noyé ? *(A Desposoria :)* Et toi, d'être la femme d'un fantôme ?

DESPOSORIA. — Mon ami, mon ami !

BIGUA. — Eh bien, sachez toutes les deux que je ne lâcherai ce pantalon que lorsque vous m'aurez donné Marcelle. Arrangez-vous comme vous voudrez, mais il me la faut en justes noces.

DESPOSORIA. — Calme-toi, mon chéri, calme-toi.

BIGUA. — Mais je suis aussi calme que le zouave de pierre du pont de l'Alma... et je vous répète que je ne lâcherai pas ce pantalon... *(A sa mère :)* Tu voudrais le brosser, petite mère, et peut-être même le repasser, il te fait envie, hein ? Mais je ne le lâcherai pas.

MISIA CAYETANA. — Mais garde-le, ne t'en prive pas, mon petit, nous ne voulons en rien te contrarier.

BIGUA, *lâchant tout d'un coup son pantalon et se couchant sur son divan :*

Il désirait se marier
Au fond du lit de la rivière
Avec l'image d'une fille
Qui lui tenait lieu de lumière.
Cinq sauveteurs, peut-être six,
Se précipitèrent sur lui
Se disputant son triste corps
Comme des carpes un croûton
Pour lui prouver à qui mieux mieux
Qu'ici bas ne meurt pas qui veut.

Bigua semble sommeiller entre le rêve et la réalité.

MISIA CAYETANA, *bas.* — Allez vous reposer, Desposoria, vous en avez besoin. C'est moi qui vais rester auprès de lui.

DESPOSORIA, *bas.* — Mais non, je ne suis pas fatiguée.

MISIA CAYETANA, *même jeu jusqu'à la fin de la scène.* — Allez.

DESPOSORIA. — Pardonnez-moi, mais je crains que votre présence ne le trouble en ce moment.

MISIA CAYETANA. — Si vous croyez que vous ne l'irritez pas aussi, quelquefois.

DESPOSORIA. — Oh ! señora, avec moi, il sait bien que cela ne tire pas à conséquence. Vous, il vous redoute.

MISIA CAYETANA. — Bon, bon, je m'en irai.

DESPOSORIA. — Vous m'excusez, n'est-ce pas ? Vous me comprenez ?

MISIA CAYETANA. — Ne lui parlez pas. Il a les yeux ouverts, mais c'est comme s'il dormait. Ce qu'il lui faut, c'est un repos absolu.

DESPOSORIA. — Au milieu d'une grande tendresse.

MISIA CAYETANA. — Du sommeil, voilà ce qu'il lui faut.

DESPOSORIA. — Oh ! je le connais, il ne retrouvera le calme qu'à travers beaucoup d'affection et de clémence.

MISIA CAYETANA, *sortant.* — Je vous laisse... *(Mettant l'index sur les lèvres :)* Du repos, vous m'entendez ? du repos.

Desposoria s'assied au chevet de Bigua et reste quelques instants sans mot dire, puis les mots qui suivent s'échappent de ses lèvres. Bigua immobile, les yeux ouverts...

DESPOSORIA. — Mon ami, pourquoi n'essaies-tu pas de t'assoupir ? Baisse les paupières, baisse-les, chéri. Oh ! je sais que tu souffres. Ecoute, si tu veux que je m'en aille aussi, tu n'as qu'à lever un peu la main, je te laisserai seul. Chéri, sache que je t'approuve, quoique tu décides au fond de ta pensée. Si j'osais, je te dirais que je n'ai jamais aimé que toi, mais je ne voudrais pas t'encombrer de ma tendresse. *(Un temps.)* Ce que je dis là ce ne sont que quelques mots pour ta rêverie, pour ton repos, pour ton sommeil. C'est une espèce de berceuse, pas autre chose, cela n'a pas d'autre prétention que de t'assoupir, mon enfant, le seul enfant que j'aie pu me donner.

BIGUA, *lentement et comme dans un rêve :*

Ce brouillard de paroles
Qui s'approche, s'envole,
Cela peut-il l'atteindre
Puisqu'il n'est plus du monde ?
Les mots entrent en lui
Mais ne l'éclairent pas.
Qui lui parle à cette heure ?
Solitudes humaines,
Distances en nous-mêmes,
Des oiseaux envolés
Sont les seules nouvelles
Que vous nous adressez.

DESPOSORIA. — Mais tu n'es pas si loin, mon ami, c'est ta femme qui te parle. Est-ce que le nom de Desposoria ne te dit plus rien ?

BIGUA :

Je ne sais plus les noms
Dont s'affublent les hommes
Je n'en sais plus qu'un seul
Qui tourne dans ma tête.

DESPOSORIA. — Ferme les yeux, mon ami.

BIGUA, *qui est resté immobile jusqu'alors, dit ce qui suit en gesticulant :*

Je ne veux pas fermer les yeux,
Je veux rester sur le qui-vive
Afin de suivre de mon mieux
Marcelle au fond de moi captive
Marcelle d'avant cette nuit
Je veux rester auprès de toi.
Allons faire un tour dans mes bois
Avec mon plus beau souvenir.

DESPOSORIA. — Veux-tu que je te laisse seul ?

Bigua lève haut la main, Desposoria se retire.

BIGUA, *seul* :

Il veut rester seul avec soi,
Il veut que l'on se tienne coi.
Au fond du lit de la rivière
Il veut aller se marier...

Il feint de dormir.

SCÈNE XIII

BIGUA, les yeux clos, MARCELLE, JUSTIN

Tous deux arrivent par le couloir et regardent dans la chambre.

MARCELLE, *une petite valise à la main.* — Je te dis que je ne veux pas partir sans l'avoir revu. Regarde comme il repose bien. Mais il faut absolument que je l'embrasse.

JUSTIN, *resté dans le couloir.* — Va, il n'est plus bien gênant.

MARCELLE, *dans la chambre de Bigua.* — Il est beau tout de même avec son air paisible !

JUSTIN. — Qu'est-ce qui lui a pris de se jeter à l'eau ? *(Marcelle ne répond pas.)* Allons, dis-lui adieu au ramphastidé, tu ne le reverras plus.

MARCELLE. — Pauvre vieux !

JUSTIN. — Si nous partons ensemble, ce n'est pas pour que je te laisse le revoir. Dis-lui adieu.

MARCELLE, *près, à Bigua.* — Adieu, mon meilleur ami.

JUSTIN, *resté près de la porte.* — Qu'est-ce que tu lui dis ?

MARCELLE. — Laisse-moi.

JUSTIN. — Dépêchons-nous de filer.

MARCELLE. — Quand il se réveillera et qu'il ne me verra plus dans l'appartement, qu'est-ce qu'il va dire ?

JUSTIN. — Et qu'est-ce qu'il dira de ne plus me revoir ?

MARCELLE. — Tu sais, je veux bien te suivre, mais tu me promets, tu me jures que tu n'emportes rien d'ici ?

JUSTIN. — Pour qui me prends-tu, morveuse ?

MARCELLE. — Dis donc, sois poli. Ce n'est pas parce que tu as bénéficié cette nuit d'un moment d'affolement... Écoute, j'emporte l'argent que m'a donné la vieille dame. Tiens, gardes-en la moitié et pars devant. Il ne faut pas qu'ils nous voient partir ensemble.

JUSTIN. — Je t'attends au bureau de tabac. Rejoins-moi vite !

Il sort.

MARCELLE, *s'approchant de Bigua.* — Vous qui êtes là étendu, mon ami, pardonnez-moi la peine que je vous ai faite et celle que je vous ferai à votre réveil. Et maintenant que nous sommes seuls, je vous le dis une dernière fois, j'aurais tant préféré que ce fût vous, oui, de tout mon cœur, oui, vous. Vous m'entendez dans ce peu d'air qui nous sépare si mal. Alors, pourquoi me laissez-vous partir ? Mais non, il n'est pas encore trop tard. C'est à cause de ce qui est arrivé cette nuit ? Mais vous savez bien que je n'aime que vous. Voulez-vous que je m'agenouille devant vous ? Oh ! jamais vous ne permettriez. *(Un silence.)* Et vous savez, encore maintenant, dites un seul mot et je reste. *(Un silence.)* Dites un mot et je reste. *(Un silence.)* Dites un mot et je reste. *(Silence.)* Vous voyez bien, monsieur Bigua, qu'il faut que je m'en aille.

Elle lui envoie un baiser et sort.

BIGUA, *toujours immobile, il a tout entendu.* — Marcelle ! Marcelle !

RIDEAU

ÉPILOGUE

Avant que le rideau se lève, NARCISO *s'avance vers le public ; il salue et dit : « Mais il y a un épilogue à cette histoire d'amour. Le voici... » Le rideau se lève sur le même décor ; la chambre de Bigua est dans l'ombre.*

MISIA CAYETANA, DESPOSORIA
et MARCELLE,
celle-ci avec un chapeau et un manteau.

MISIA CAYETANA. — Vous êtes bien bonne, Marcelle, d'être venue à mon appel.

MARCELLE. — J'aurais voulu vous donner signe de vie depuis longtemps. C'est Justin qui m'en empêchait.

MISIA CAYETANA. — Voilà dix mois que mon fils ne veut plus quitter sa chambre. Si vous consentez à le voir, un choc favorable se produira peut-être.

DESPOSORIA. — Marcelle, voulez-vous vous prêter à cette expérience ?

MARCELLE. — Je veux bien essayer, madame, si vous croyez que mon intervention puisse servir à quelque chose.

MISIA CAYETANA. — Allez, Marcelle, décidez-le à quitter sa chambre, à mener la vie de tout le monde.

DESPOSORIA. — Et vous aurez fait une belle action. C'est horrible de le sentir ainsi muré dans son isolement.

MISIA CAYETANA. — Marcelle, vous allez être le levier d'un miracle.

MARCELLE. — Je ferai de mon mieux, mais je crains qu'il ne m'en veuille beaucoup.

MISIA CAYETANA. — N'en croyez rien, il parle souvent de vous. *(Prenant Marcelle à part :)* A tel point, ma chère Marcelle, que je trouve par moments cette expérience un peu... audacieuse ; mais nous n'avons pas l'embarras du choix. Allez, mon enfant.

Marcelle entre dans la chambre de Bigua, timidement.

BIGUA, *voyant entrer Marcelle.* — Marcelle, est-ce vous ?

MARCELLE. — Ai-je donc tant changé, monsieur Bigua, que vous tardiez à me reconnaître ?

BIGUA, *s'approchant d'elle, abasourdi.* — Marcelle, oui, oui, oui. Je ne savais où vous situer sur la terre immense, et tout d'un coup je vous trouve dans ma chambre.

MARCELLE, *non sans tendresse.* — Monsieur Bigua...

BIGUA. — Pourquoi nous avoir laissés si longtemps sans nouvelles ? Ne saviez-vous plus écrire votre nom ni le mien ?

MARCELLE. — J'avais trop de choses à dire. C'était trop lourd pour la poste. Pardonnez-moi. Monsieur Bigua, est-ce que vous n'étouffez pas entre ces murs ? Si nous allions faire une promenade ensemble ?

BIGUA. — Je ne saurais plus comment faire pour me promener.

MARCELLE. — C'est donc vrai que vous ne voulez plus quitter cette pièce ?

BIGUA. — Depuis qu'on m'a tiré de la mort par les cheveux, je ne tiens pas du tout à sortir vivant d'ici.

MARCELLE. — Savez-vous que moi aussi je suis très malheureuse ?

BIGUA. — Qu'est-ce que vous entendez par là ?

MARCELLE. — Justin m'a quittée et j'ai un enfant.

BIGUA. — Oh ! vous dites ça pour me faire plaisir.

MARCELLE. — Mais c'est la vérité. Et je ne l'ai encore dite à personne.

BIGUA. — Vous avez un enfant, une petite nature comme vous ?

MARCELLE. — J'ai un fils.

BIGUA. — Un fils ? Allons donc, vous ne savez même pas ce que c'est.

MARCELLE, *sortant une photographie de son sac.* — Voulez-vous voir sa photo ? Regardez donc s'il existe !

BIGUA, *prenant la photographie avec enthousiasme et très vite.* — Mais c'est merveilleux ! Mais c'est la crête du sublime ! Qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il pense ? Blond ou brun ? Oh ! des attaches délicates, comme sa mère. Comment est de près son petit crâne ? Et ses fontanelles, qu'est-ce qu'elles racontent ? Combien pèse-t-il tout nu ?

MARCELLE. — Sept livres.

BIGUA. — Sept livres de Marcelle, quelle gloire ! *(Toujours enthousiaste :)* Mais, par les foudres de la nuit, pourquoi ne l'avoir pas amené ? Savez-vous que j'ai ici un tas de choses très compréhensives pour lui : des fonds de culotte, des brassières, des chaussons, des ceintures et des langes, des langes, de quoi peupler tout le ciel ! *(Il tire de l'armoire, dans une sorte de délire, du linge pour enfants et des ceintures, qu'il lance comme des serpentins au milieu la scène, et de la poudre de talc.)* Tenez ! Tenez ! Et un pèse-bébé ! Et de la poudre de talc ! Où est-il ce petit vantard ? Ce ventre-saint-gris, ce cul-blanc, ce lardon céleste, cette cuisse de Jupiter ?

MARCELLE. — Il est sous les arbres, en Seine-et-Oise.

BIGUA. — Et s'il allait lever le pied avec son berceau ?

MARCELLE. — Rassurez-vous, je l'ai confié à une voisine tout à fait sûre.

BIGUA. — Mais il est à moi, ce gosse, hein ! Pas d'équivoque. Le fils de Marcelle ! Voilà enfin un enfant que je n'aurai volé à personne, car si l'enfant est de vous, il est de moi.

MARCELLE. — Tout de même !

BIGUA. — Je veux dire qu'il est à moi. Ce n'est pas pour une misérable préposition que nous allons nous quereller. Maintenant, dépêchons-nous d'aller voir le petit nouveau.

MARCELLE. — Mais quand je vous disais de partir avec moi ce n'était pas pour autre chose.

BIGUA. — Et ce grand secret, ce sera pour nous deux jusqu'à ce soir ; on a les secrets qu'on peut, et je trouve le nôtre merveilleux ! *(Ouvrant la porte et appelant :)* Narciso ! Narciso ! *(Narciso apparaît.)* Il faudra mettre trois couverts de plus à la table familiale, ou plutôt deux, le troisième mange sans couvert.

NARCISO. — Bien, monsieur.

Il sort.

MARCELLE. — Savez-vous que c'est la première fois que nous sortons seuls tous les deux ?

BIGUA. — Il a fallu que je sois grand-père ! Dépêchons-nous, allons chercher le petit, mais sans bruit, pour ne pas réveiller le malheur qui a le sommeil si léger.

MARCELLE. — Sur la pointe des pieds...

Ils sortent ainsi tous les deux.

RIDEAU

LE VOLEUR D'ENFANTS

devant la critique

VOILA le bon, le beau, le charmant spectacle qu'il faut conseiller d'aller voir à quiconque vous demande (cela arrive !) : « Qu'est-ce qu'il y a » à voir en ce moment ? » C'est par cette affirmation catégorique qu'au lendemain de la première représentation de la pièce de Jules Supervielle : *Le Voleur d'Enfants*, le critique dramatique de *Combat*, M. Jacques Lemarchand, commençait son article. Le conseil a été suivi et le jugement du critique, ratifié par le public. Car le spectacle du théâtre de l'Œuvre a connu aussitôt un vif succès. Aujourd'hui, après un mois et demi de représentations, ce succès va encore en s'amplifiant, s'affirmant ainsi l'un des grands de l'actuelle saison théâtrale.

Naturellement, M. Jacques Lemarchand ne s'était pas borné à donner un conseil à ses lecteurs. Le critique de *Combat* s'était aussi interrogé sur le « pourquoi » d'un tel conseil. Il répondait en ces termes dans son journal :

« Parce que la pièce de Jules Supervielle est la plus jolie irruption de la poésie dans le théâtre qui ait eu lieu depuis dix ans. J'avais beaucoup aimé *Shéhérazade*, telle que je l'avais vue présentée par Jean Vilar à Avignon. Mais il s'agissait d'un conte des *Mille et une nuits*, où la rêverie poétique trouvait, dès le départ, son climat le plus favorable.

» Dans *Le Voleur d'Enfants*, il s'agit de tout autre chose : il s'agit de la réussite d'un poète dans le théâtre réaliste. Il s'agit d'une transposition constante, légère, infiniment agréable, de la réalité ; d'une transposition qui, sans rien enlever de sa cruauté au réel, sans l'affadir jamais, lui confère un sens très différent de celui que lui donnent, depuis longtemps déjà, les auteurs dramatiques réalistes et cruels.

» Le sujet appartient au poète : qu'un colonel, Américain du Sud, habitant Paris, époux d'une bréhaigne, amoureux des enfants au point de leur piquer lui-même des langes à la machine à coudre, adopte un, deux, trois enfants et les fasse vivre sous son toit, c'est une idée fantaisiste, amusante, et qui peut être le point de départ d'un vaudeville ou d'une opérette.

» Qu'un homme de quarante ans, marié, aimant sa femme, encore craintif devant sa mère, soit amoureux au point d'insulter sa femme, de repousser sa mère, de vouloir mourir — et que cette petite fille de seize ans soit tout aussi amoureuse de lui — voilà qui eût pu faire le drame brutal, réaliste, violent, auquel le public aime assez qu'on le force à se plaire.

» Qu'un vieux aime une jeune, et qu'un jeune la lui souffle, voilà de quoi faire rire sans difficulté, et pendant longtemps, le public le moins difficile.

» Le mérite de Jules Supervielle, ce qui fait le charme de sa pièce, c'est qu'il a su ne donner de gages à aucune des formes conventionnelles qu'eussent pu lui imposer ces sujets. Aux moments les plus difficiles, et où tel auteur se serait roulé avec délices dans les graviers du graveleux, il est pur avec la plus innocente simplicité. Aux scènes où l'auteur professionnellement brutal n'eût pas manqué de tordre les poignets de sa femme *(Ah ! tu m'as fait mal !...)*, il élargit le débat, et son héros, qui monologue, fait mal à toutes les mères et à toutes les femmes. Et le côté vaudeville qu'impose le point de départ de la pièce est si plein de naturel et de gentillesse qu'il se fond sans tricherie dans cet univers rêveur, vrai, que nous propose presque toujours le théâtre de Jules Supervielle... »

Allant plus loin encore dans l'analyse de son sentiment, M. Jacques Lemarchand faisait remarquer, cette fois dans sa chronique de *La Gazette des Lettres* :

« Si M. Supervielle avait manqué sa pièce, je vois assez bien ce qu'on aurait pu lui dire, avec assurance et sévérité : que si l'on veut émouvoir le spectateur par ce qu'a de cruel l'amour d'un homme de quarante ans pour une petite fille il ne faut pas faire rire d'abord le spectateur en lui montrant cet homme piquant à la machine à coudre ; qu'il faut choisir ; que le burlesque et le tragique s'annulent ; qu'il faut tenir compte de l'esprit mal tourné du spectateur, et, donc, ne pas montrer une fille de seize ans se glissant, en chemise de nuit, dans la chambre d'un homme, etc.

» Mais M. Supervielle n'a pas manqué sa pièce. Il a évolué au milieu des dangers sans tomber dans aucun. Sa gentillesse de poète — et l'amour qu'il porte aux hommes — a estompé ce que le sujet pouvait avoir de brutal, de cruel ou d'osé. Ce n'est qu'à la réflexion que cela nous apparaît. La tendresse de certaines scènes, la franchise et la naïveté avec lesquelles d'autres sont conduites — je pense à la scène où le colonel fait poser un verrou à la porte de la chambre de Marcelle — portent le spectateur un peu au-dessus de lui-même, puisqu'il aurait honte de ricaner, puisqu'il forme des vœux pour le bonheur de ce candide et chaste colonel... »

Le ton particulièrement chaleureux des articles de M. Lemarchand n'était pas une exception, bien au contraire. C'est ainsi que M. Francis Ambrière, le critique fort écouté d'*Opéra*, ne craignait pas de parler de « miracle » puisqu'il écrivait :

« Le nouveau spectacle de l'Œuvre est un spectacle extraordinaire, en ceci qu'il nous permet l'approche longue et familière du miracle.

» Nous avons tous joué, quand nous étions enfants, à souffler des bulles de savon par le moyen d'une paille. A peine ces bulles irisées s'élevaient-elles dans l'air qu'elles crevaient au premier baiser du vent. Eh bien, à l'Œuvre, les bulles de M. Jules Supervielle ne crèvent pas, ou, du moins, si elles crèvent, elles se succèdent si vite à leur naissance et se confondent si bien dans leur essor que nous n'avons pas loisir de nous en apercevoir. Dès les premières répliques, nous les voyons qui jaillissent de la bouche des personnages. Ce qu'ils disent est si juste et si charmant, mais en même temps si fragile, que nous pensons

aussitôt avec un peu d'angoisse : « Cela ne va pas durer... » Mais si, justement, cela dure. L'esprit s'en étonne d'abord et continue de craindre, et puis finit tout doucement par s'accoutumer au prodige. Au troisième acte, les plus méfiants sont parfaitement rassurés, et c'est alors que chacun goûte le meilleur de son plaisir.

» Tour de force ? N'en croyez rien. Habileté exceptionnelle ? Pas davantage. La sincérité d'un vrai poète et la chaleur persuasive qui rayonne de sa merveilleuse fraîcheur d'âme sont les seules causes de cet enchantement qui nous contraint de suivre, avec un bonheur attendri et léger, une fable absurde de bout en bout, et qui ferait rire de pitié si elle n'était traitée avec cette grâce exquise. Voilà pourquoi j'ai parlé de miracle : et l'étonnant, réflexion faite, n'est pas tellement qu'il se produise, car miracle, c'est poésie ; l'étonnant est qu'il se prolonge aussi longtemps et sans nulle défaillance. Là où un autre se fût vingt fois cassé les reins, M. Supervielle franchit l'obstacle avec l'aisance de l'inconscience ou du génie. Visiblement, il n'a pas soupçonné une seconde, en composant *Le Voleur d'Enfants*, qu'il marchait constamment au bord des plus dangereux précipices ; et s'il les a tous évités, c'est par une sûreté d'instinct et par une qualité de goût si gentiment naturelles que sa pièce n'a jamais cette espèce d'insolence qui gâte les plus jolies pirouettes de M. Jean Cocteau. M. Supervielle, lui, ne cherche pas à nous en faire accroire. Il croit lui-même à ce qu'il fait, et c'est parce qu'il y croit que nous entrons si aisément dans son jeu. Reste que ce ne soit qu'un jeu, évidemment : mais du moins est-ce un jeu sans tricherie. »

Cette qualité particulière — et si rare — de la pièce de Jules Supervielle : la poésie, était en même temps sensible à tous les critiques. Celui de *Libération* remarquait :

« *Le Voleur d'Enfants* est une pièce de poète. En quoi consiste donc cette poésie de théâtre ? Non pas certes en ces petits vers à bout rimé qui viennent de temps à autre, insolites et narquois, décorer la prose du texte comme des fioritures de sucre filé décorent certains gâteaux. La vraie poésie est ailleurs, moins visible et plus profonde, dans la substance même, dans la transparence, dans les harmoniques du langage et de la pensée... »

Et dans *Paris-Presse* M. Max Favalelli se déclarait incapable, après avoir résumé la pièce, d'en restituer « l'enchantement, l'envoûtement même ». Il constatait que Supervielle avait « bousculé toutes les règles de l'art dramatique, non par rouerie — ce qui gâterait notre plaisir — mais avec cette ingénuité des poètes qui leur tient lieu d'adresse et passe, tout compte fait, pour le plus savant métier... »

« Chaque personnage, ajoutait-il, gravite dans son univers particulier, et, portés par une poésie qui a la fluidité de l'onde, nous avons la sensation de naviguer au milieu d'un archipel — les îles Bigua qui sentent les épices et le petit îlot Marcelle ceint de fleurs banches ainsi qu'un récif de son collier de corail — et de partir à la dérive au gré de l'auteur.

» Le départ est un peu lent. Le pilote donne sur quelques écueils. Mais, après l'escale de l'entracte, c'est un ravissement... »

Quelques critiques, cependant, avaient froncé des sourcils à l'apparition de certains personnages. Il leur avait semblé reconnaître des visages que le meilleur théâtre contemporain leur avait rendus familiers. C'était le cas de M. André Alter de *L'Aube*. Oubliant que, vers 1926, Supervielle avait publié un roman, *Le Voleur d'Enfants* (Gallimard, édit.), dans lequel il montrait déjà Herbin et Marcelle tels que les spectateurs de l'Œuvre devaient les retrouver plus tard sur le plateau, et bien avant que Cocteau ou Anouilh pensassent à leurs propres créatures, M. André Alter écrivait :

« A l'entracte j'étais fort hésitant. Les points d'interrogation se levaient en foule. Je reconnaissais bien, ici et là, la poésie de Supervielle, mais Jean Cocteau et Jean Anouilh semblaient, eux aussi, avoir veillé sur le berceau de ce *Voleur d'Enfants*. Ce père Herbin, à la trogne illuminée, n'était-ce point le père Tarde de *La Sauvage* ? Cette petite fille exigeante et passionnée, n'était-ce pas « la sauvage » elle-même ? Ce jeune voyou poétique ne venait-il pas du grenier des *Enfants terribles* ? J'étais troublé par un mélange de plaisir et d'agacement.

» Mais lorsque le rideau tomba sur l'épilogue je ne doutais plus : Supervielle est tout entier dans *Le Voleur d'Enfants*. Supervielle, le poète de *La Fable du monde*. Supervielle, le conteur de *L'Enfant de la haute mer*. Lui seul pouvait créer ce monde féerique et pourtant plus vrai que toutes les imaginations réalistes. Lui seul, surtout, pouvait créer cet extraordinaire colonel Philémon Bigua venu de je ne sais quelle Amérique du Sud, tendre et brutal, « vainqueur moral » de je ne sais plus quelle bataille, et désarmé comme un petit enfant devant l'amour qui monte dans son cœur. Mais n'est-il pas justement, avec sa grosse moustache et son bel uniforme, un enfant plein de rêves qui étouffe dans sa peau d'homme et dans le monde ?

» C'est un conte — et je ne vous le conterai point, bien entendu. C'est un conte, mais c'est avant tout du théâtre. On est tout d'abord déroûté. On ne retrouve pas la composition habituelle, l'enchaînement traditionnel des scènes et l'on se dit que, peut-être, Supervielle a tort de s'entêter dans un art qui n'est point le sien... Et puis, peu à peu, on découvre que, précisément, il n'y a rien de plus théâtral, qu'enfin quelque chose de nouveau est apparu sur la scène, quelque chose de nouveau et de très ancien.

» La poésie et le théâtre se réconcilient. Avec *Le Voleur d'Enfants*, Jules Supervielle et Raymond Rouleau nous apportent de sérieuses raisons d'espérer. C'est la vocation propre du théâtre de l'Œuvre que fonda Lugné-Poe. »

Par cette conclusion, M. André Alter rendait à Raymond Rouleau un hommage justement mérité. Directeur de la troupe, metteur en scène et principal interprète, Raymond Rouleau avait, en effet, mis tout son talent au service de Supervielle. Aucun critique théâtral, d'ailleurs, ne crut bon de faire à son égard la moindre réserve.

Mme Catherine Fonteney en Misia Cayetana, Mme Tassencourt en Desposoria, M. Louis Blanche, qui « a dessiné, à la limite de la caricature, un savoureux père Herbin », ont reçu chacun leur part d'éloges. Mais Mlle Lise Topart a, en particulier, retenu l'attention.

« Mais Lise Topart a une telle présence, un tel charme enfantin, une telle spontanéité, écrivait le critique de *Libération*, qu'elle ferait tout passer comme parfaitement naturel. Il faut la voir, avec son minois peureux et chiffonné, le petit ruban triste dans ses cheveux embrouillés, sifflant les oiseaux d'un lustre ou guettant par la fenêtre des images familières et rassurantes. Quel art et quelle sûreté de ton ! »

Marcelle. Justin.

Marcelle.

6 MARCELLE. — *Ce sont les fleurs de la salle à manger. Elles sentent le poisson que nous avons mangé ce soir...*
JUSTIN. — *Tu vas les offenser, les pauvres !* (ACTE III. SCÈNE VI.)

7 MARCELLE. — *Il faut que je traverse des mers pour arriver jusqu'à lui. Allons au bout du monde !* (ACTE III, SCÈNE VIII.)

8 BIGUA. — *Si j'y allais en habit ? Et si l'on me rencontrait en habit dans le couloir? Dommage que ce soit si près, j'aurais pu y aller à cheval!* (ACTE III, SCÈNE VIII.)

9 MARCELLE. — *Dites un mot et je reste. Dites un mot et je reste! Vous voyez bien, Monsieur Bigua, qu'il faut que je m'en aille!* (ACTE III, SCÈNE XIII.)

10 BIGUA. — *Vous avez un enfant? Une petite nature comme vous ?*
MARCELLE. — *J'ai un fils.*
BIGUA. — *Allons donc, vous ne savez même pas ce que c'est!* (ACTE III, ÉPILOGUE.)

Bigua.

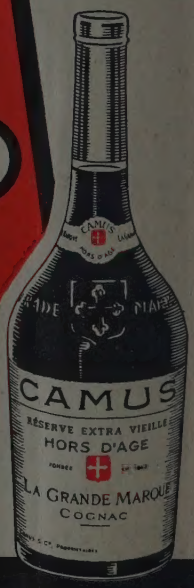
Marcelle. Bigua.

Marcelle. Bigua.

FRUIT D'UNE PRUDENTE
POLITIQUE DE STOCKS...

la qualité Camus triomphe !

1863



CAMUS

"LA GRANDE MARQUE"

COGNAC

EXPRESS - PUBLICITÉ . PARIS

Fondateur :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Dépôt légal 4e trimestre 1948. — Imprimeur no 54.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.